

Pierre d'ANGKOR

LA LETTRE ET L'ESPRIT
Essai de Gnose Chrétienne

Le "Jésus " de Jean Guitton et la libre critique

ÉDITIONS ÊTRE LIBRE 1960

Argument liminaire

Jésus, le héraut divin, l'illustre victime, expiatrice volontaire pour la malfaisance humaine, avait, dans son amour pour les hommes, consenti aux risques de l'incarnation terrestre, et, pour mieux attester la vérité sublime de son message, il ne voulut pas se soustraire à la mort ignominieuse que lui infligèrent ses ennemis, ceux-ci poussés par les forces de l'ombre, ces éternels ennemis de la Lumière.

Mais le « Karma » — nom que donnent les Hindous à la Loi universelle de cause à effet — poursuit inlassablement dans l'Histoire son cours inexorable, produisant partout et toujours des effets proportionnés à l'élévation des causes et à l'importance des actes qui les déterminent. C'est ainsi que le meurtre du Messager divin engendra en répercussion le sort misérable et maudit du peuple juif dans le monde. Et c'est ainsi aussi que le dogme foncièrement immoral — immoral parce que la fin ne justifie pas les moyens — qui prétend faire rentrer clans le plan divin ce crime abominable des hommes pour assurer leur rédemption, a eu pour effet le destin sanglant du Christianisme lui-même, lequel s'est fait à son tour — car le sang appelle le sang — agressif et guerrier (les croisades et les guerres de religion) et persécuteur (l'Inquisition). Ainsi s'explique qu'à la loi d'amour enseignée par le Christ fut substituée une loi de fanatisme sectaire, la persécution des consciences, l'oppression des âmes, les tortures et les bûchers pour les corps. Ce qui faisait la grandeur et la noblesse de l'homme, soit l'affirmation d'une conscience humble mais libre dans sa foi, fut considéré comme le péché majeur contre Dieu, censé s'exprimer dans l'Église. Inconsciemment sans doute, ce fut là la grande trahison de l'Église, le vrai péché contre l'Esprit : car une foi contrainte, une foi imposée aux fidèles sous la crainte des menaces divines, n'est pas une foi digne de l'homme, ni, partant, du Dieu auquel elle se réfère. Tel fut le vrai drame religieux de notre civilisation depuis deux mille ans.

CHAPITRE I

L'insoluble problème du Christ

C'est avec crainte et révérence que l'auteur de cette étude, qui n'est ni philosophe, ni historien, ni exégète de profession — et qui, de surcroît, a atteint aux extrêmes limites de

l'âge — ose aborder un sujet livré aux éternelles disputes des hommes, un problème auquel tant d'esprits éminents s'efforcèrent, de tout temps, de trouver des solutions qui s'avérèrent toutes et toujours contradictoires, pareillement impuissantes à convaincre notre humaine et faillible raison. Le beau livre de Jean Guitton, sur « Jésus », paru chez Grasset, ne fait pas exception à la règle. Si je m'aventure à y répondre, c'est pour occuper les heures souvent difficiles d'une vieillesse solitaire, en repensant, avec les faibles moyens d'un esprit fatigué, ce problème épineux qui a préoccupé toute ma vie, et en exposant quelques-unes des raisons qui m'ont amené finalement à des conclusions différentes de celles de Jean Guitton, comme de celles d'ailleurs des adversaires qu'il combat. Le problème, dis-je, fut pour moi une obsession constante, l'objet en quelque sorte central de mes recherches philosophiques, de mes études, de mes méditations, de mes prières. Et si ce fut là, pour moi, un titre suffisant de justification à mes conclusions, il n'en est évidemment pas de même pour autrui. Mon propos toutefois pouvant intéresser quelque lecteur, je le lui soumets. Jamais pourtant je n'eusse osé élever la voix sur un tel sujet, lequel, je le répète, devrait demeurer réservé aux maîtres de la pensée, si, par-delà mes propres cogitations, je n'avais pu me référer à l'immortelle tradition de l'Esprit, tradition remontant, elle aussi, aux origines, mais qui, refoulée et persécutée sans cesse, tout le long des siècles, dut toujours demeurer cachée dans l'ombre secrète des consciences, l'Église faisant triompher, par la contrainte physique et morale, le fétichisme de la lettre, en dépit pourtant des condamnations lancées contre celle-ci, nous le verrons, par Jésus lui-même et son disciple St-Paul : « la lettre tue si l'esprit ne vivifie ». Que sont en effet les définitions dogmatiques sinon cette rigueur de la lettre, imposée à notre foi obligatoire, comme signification profonde du Mystère ? Même sur le plan physique, les mots représentent-ils autre chose que des concepts, lesquels ne sont pas la réalité elle-même, mais les symboles de la réalité qu'ils évoquent ? Or, l'Église prétend enclorre son enseignement métaphysique dans des formules intellectuelles rigides, et les imposer à notre foi sous la menace des foudres ecclésiastiques et de la mort éternelle. Il ne serait pas plus matérialiste de prétendre emprisonner la réalité spirituelle dans des bocaux de verre, étiquetés et scellés !

Si Jésus fut un sujet d'éternelles disputes entre les hommes, c'est parce qu'on ne voulut jamais écouter ce que lui-même nous répétait concernant sa personne et sa mission. Ses propres paroles figurent pourtant tout au long des Évangiles, nombreuses et explicites. Les Évangiles eux-mêmes, il est vrai, demeurent l'objet d'éternelles discussions, quant à leur rigueur historique et quant à l'intégrité des textes, les premiers historiens chrétiens eux-mêmes, — Eusèbe, notamment — nous montrant les chrétiens de leur temps comme occupés sans cesse à altérer, à corriger leurs Écritures. Toutefois, pour ce qui concerne les paroles de Jésus, il semble improbable, en raison même de leur caractère sacré, qu'on puisse révoquer en doute leur authenticité, d'autant moins qu'elles furent vite consacrées par la tradition, et reprises à un ouvrage plus ancien et perdu, les « Logia » du Seigneur. Elles sont la partie la plus sacrée, la plus précieuse, la perle même des Évangiles. Il se peut donc que certains épisodes des Évangiles soient controuvés historiquement, que les versions tardives que nous en possédons aient quelque peu altéré leur intégrité première,

hermétique, toujours est-il qu'il se dégage de l'enseignement du Maître de l'Évangile une harmonie supérieure, un parfum d'âme, une atmosphère spirituelle, à laquelle nul ne peut demeurer insensible. N'a-t-on pas vu un des plus éminents parmi les critiques libéraux, tel le professeur Harnack, reconnaître qu'« après avoir reçu un rayon de sa lumière, un homme ne reste jamais le même qu'auparavant » ? Si donc la lumière du Christ nous pénètre, nous illumine à ce point, c'est parce que la magie de ses paroles s'insinue en nous dans nos profondeurs, provoque, par-delà même le seuil de notre conscience un éveil graduel, l'ouverture de notre âme à une sensibilité intérieure et secrète.

D'innombrable ouvrages ont été écrits sur le problème de « Jésus et son temps » et sur les origines chrétiennes, surtout depuis que les progrès de l'exégèse, de l'archéologie religieuse et de l'Histoire comparée des religions ont permis de jeter une plus vive lumière dans un domaine demeuré jusque-là obscur, exclusivement réservé aux croyants, ou aux discuteurs, axés suivant les esprits, sur ou contre la foi. Ce n'est pas toutefois que les progrès récents des méthodes, historique et critique, aient pu éclairer beaucoup le problème du Christ lui-même, de son historicité et de sa nature. Croyants ou incroyants s'affrontent ici plus que jamais. J'en atteste le livre de Jean Guitton. Le plus attachant de cet ouvrage, c'est précisément cette incursion courageuse qu'il entreprend au travers de la jungle épaisse de ces opinions contradictoires et passionnées, la présentation critique et impartiale qu'il fait de toutes ces vues opposées, dont quelques-unes dissimulent, sous une apparence de sérénité, le trouble intérieur qui agite l'âme de leur auteur. Évidemment, on sent, tout le long du livre de Jean Guitton, le coup de pouce inconsciemment donné l'argument d'un converti — il n'en fait d'ailleurs nul mystère et le proclame ouvertement — mais on sent aussi chez lui l'entière impartialité de l'écrivain et cette sincérité d'âme qui fait la lecture de son livre passionnante. Exégètes, théologiens, historiens, critiques de tout bord, s'échelonnant depuis le siècle dernier jusqu'à nos jours, sont évoqués en quelques lignes et quand on constate les vues qui opposent par exemple un Renan ou un Newman sur le sujet, ou bien celles d'un Bergson et d'un Loizy, on retire cette impression que leur différence d'attitude trahit une opposition irréductible entre des familles différentes d'esprit et on ne peut dès lors se défendre de penser que la Vérité se trouve sans doute en deçà ou au-delà du point, d'intersection où leurs routes respectives se croisent, s'opposent et s'éloignent. Il en ressort aussi que l'intuition de la Vérité ne peut être atteinte ni par la sécheresse de l'intellect, ni par le romantisme sentimental du cœur, mais par la conjonction des facultés du cœur et de l'esprit purifiés de leur faiblesse, de leurs préjugés, de leur égoïsme. Chez un Père Lagrange et un Louis Couchoud pareillement, c'est un postulat, parti-pris ou prévention, qui fait dévier leur juste vision : chez le premier, c'est sa foi romaine qui, malgré son objectivité voulue, est ce postulat qui, quoiqu'il en ait, détermine ses conclusions. Quant à Louis Couchoud, ne pouvant admettre ni le Jésus, homme-dieu catholique, ni le Jésus « pauvre homme » de Renan, c'est aussi un parti-pris qui le fait rejeter hors de l'Histoire, comme entité céleste, la personne du Christ. Jésus a, pour lui, une existence spirituelle seulement et non terrestre. Si des exigences sentimentales ou un esprit froidement analytique nous font errer pareillement sur la voie de la vérité, comment donc découvrirons-nous alors la voie juste

qui pourra nous y mener ? Je l'ai dit, cette découverte présuppose une ouverture de l'âme du chercheur, une initiation intérieure, qui ne s'obtient que par une purification préalable de l'esprit et du cœur, des préjugés et des passions — c'est-à-dire par une ascension spirituelle hors de la zone passionnelle et des intérêts trop humains, de vanité, de lucre ou d'égoïste sécurité.

Jean Guitton soupçonne, plutôt qu'il ne le découvre, ce désir de sécurité derrière la thèse invraisemblable du Dr. Couchoud, mais chez les adeptes de la foi Chrétienne n'y a-t-il pas aussi, et même avant tout, ce même désir de sécurité, de sécurité éternelle ? Ne s'agit-il pas ici du salut ou de la damnation éternels, conditionnés par l'adhésion ou le refus de la foi catholique ? Et n'a-t-on pas réentendu de nos jours le pape Pie XI, dans son encyclique « *Mortalium animos* », répéter et faire siennes les paroles comminatoires de Lactance : « Si l'on n'y entre pas (dans l'Église catholique) ou si l'on en sort, on se prive de tout espoir de vie et de salut. Inutile à qui que ce soit de se flatter d'une lutte obstinée. C'est une question de vie et de salut : si l'on n'y veille avec soin et précaution, c'est la perte et la mort » ?

Et c'est ainsi que la religion prêchée par le Christ et qui à l'origine avait été essentiellement une religion d'amour, est devenue pour l'immensité des croyants une religion de la peur, et de la foi aveugle à l'irrationnel d'une doctrine, enseignée par une autorité, elle-même terrorisée à la seule idée de changer un iota à la tradition littérale.

Laissons cela. Renan reprochait à la foi catholique d'être « un prolongement abusif d'une histoire vraie », mais il ne voyait pas que sa propre vie de Jésus tait un rétrécissement abusif et inacceptable de cette histoire vraie, en ce qu'il méconnaissait entièrement le caractère véritablement surhumain du personnage.

Pour moi, si je ne puis admettre la thèse des critiques « selon laquelle Jésus est un homme que l'imagination a déifié », ni « celle des mythologues, selon laquelle Jésus est un Dieu que la fabulation a fait homme et historifié » (J. Guitton), je ne puis voir davantage dans le Jésus des Évangiles, à m'en rapporter à ses déclarations formelles, cette unique incarnation divine, telle que l'exaltation religieuse l'a proclamé ultérieurement par la voie des conciles, au milieu d'innombrables disputes et sous la pression des pires contraintes physiques et morales. J'y reviendrai. Jean Guitton lui-même d'ailleurs reconnaît (p. 119), qu'à les lire avec ingénuité, les Évangiles de Marc, Matthieu et Luc ne donnent pas le sentiment qu'ils décrivent un Dieu fait homme, mais seulement un prophète exceptionnel. Il en est évidemment tout autrement dans l'Évangile de Jean, lequel au contraire a pleinement adopté la thèse helléno-chrétienne de St-Paul. En cet homme-Messie, que les premiers disciples avaient reconnu en Jésus, St-Paul, après sa conversion sur le chemin de Damas, vit une incarnation du « Logos » de Dieu. Il y eut donc un premier état des croyances chrétiennes, que les critiques ont nommé le judéo-christianisme, état qui fut modifié après les apparitions psychiques de Jésus, lorsque la doctrine de St-Paul à leur sujet eut prévalu dans la communauté de Jérusalem. Ces apparitions, survenues à la suite

du tombeau trouvé vide, furent interprétées comme la résurrection du corps de Jésus mort sur la croix et enseveli, et nous verrons les problèmes épineux que la question soulève (chapitre 3). Quoiqu'il en soit, les judéo-chrétiens primitifs demeurèrent encore représentés, quoique violemment combattus par deux tendances extrémistes, opposées d'ailleurs, mais qui subsistèrent un temps, les Ebionites et les Docètes. Les Docètes furent rejetés de l'Église et considérés comme hérétiques dès le premier siècle. Sur la donnée des apparitions, ils avançaient que Jésus n'avait jamais eu qu'une apparence humaine. Le corps de Jésus n'ayant été qu'un fantôme, sa vie et sa mort terrestres n'avaient été qu'apparence. Mais si les Docètes préfiguraient ainsi la thèse du Dr. Couchoud, qui voit en le Christ un Dieu et non un homme réel, les vrais représentants du judéo-christianisme primitif furent les Ebionites et les Nazaréens qui reconnaissaient Jésus comme le Messie, mais comme un homme, issu de la semence d'un homme. Leur Évangile était un proto-Matthieu, en version araméenne, nommé l'Évangile des Nazaréens, et qui fut honni par St-Jérôme, parce que, tout comme St-Paul d'ailleurs, il disait Jésus né sous la loi commune.

Bien entendu, critiques et historiens croyants rejettent cette idée qu'il a pu y avoir plusieurs états de la foi chrétienne primitive, et, que St-Paul ait pu amener un tel revirement, un tel renversement dans la croyance leur paraît impossible. Mais, je le répète, c'est surtout le fait des « apparitions » de Jésus vivant après sa mort, qui détermina ce bouleversement dans la croyance et permit à la thèse de St-Paul de prévaloir dans les esprits.

Au sujet de ces judéo-chrétiens primitifs, nous lisons dans Mgr. Duchesne : « Ce premier groupe de fidèles demeurait imbu de l'esprit juif. Entre eux et les Juifs pieux, il n'y avait guère de dissidence possible. Tout ce que croyaient, espéraient ou pratiquaient les personnes religieuses de leur nation, ils le croyaient aussi, l'espéraient, le pratiquaient. Comme les autres, ils allaient au temple, comme les autres, ils se soumettaient aux observances communes du Mosaïsme. Un seul point les caractérisait : le Messie, pour eux, n'appartenait pas aux indéterminations de l'avenir. Ils l'avaient trouvé, car il était venu et s'était fait connaître : ils étaient sûrs de le revoir bientôt. »

Aux yeux de tout juif en effet la plus grande hérésie que l'on pût formuler contre le dogme de l'unité de Dieu était celle du Dieu homme. Aussi, si ces premiers judéo-chrétiens, qu'on appelait les « pauvres de Jérusalem », voyaient en Jésus mort et ressuscité le Messie de Dieu, promis à Israël, ils refusèrent, pour autant, de voir en lui le Verbe divin incarné, que vint leur prêcher St-Paul converti. Mgr. Duchesne confirme donc ces vues, mais on sait qu'il vit son « Histoire ancienne de l'Église » frappée et condamnée pour modernisme par le pape Pie X.

J'ai dit pourquoi, à mon sens, ni l'intellectualisme desséchant d'un Loizy, ni le sentimentalisme déliquescant d'un Renan, ne pouvaient nous mener à la vérité historique. « Ce qui importe », disait Alain, « ce n'est pas de savoir si Jésus a dit telle chose, tel jour,

mais si cette chose est vraie ». Mais comment pourrait-on dissocier la valeur d'un enseignement de celui qui le donne ? La valeur de l'homme, sa vie, son caractère, son expérience, sont parmi les éléments de jugement sur la valeur de son enseignement même, et justifient les détails et précisions qui situent l'existence de son auteur dans la réalité de l'Histoire.

Ceci n'implique pourtant pas que l'on puisse, dans le cas qui nous occupe, considérer comme prouvée, dans toute sa rigueur historique, l'exactitude du récit évangélique, ni qu'il faille admettre a priori comme authentiques toutes et chacune des paroles attribuées au Maître, tout au moins dans le sens où on les a rapportées et interprétées. En un mot, je ne crois pas a priori à l'authenticité ou à l'intégrité de tous les textes évangéliques, à ce miracle perpétuel invoqué en faveur de l'inaltérabilité absolue des Écritures, cette inaltérabilité qui serait assurée par l'intervention surnaturelle, c'est-à-dire miraculeuse de la Divinité, inspirant directement les rédacteurs, prévenant même toute erreur possible de copie, de traduction, de transmission. Dans son livre, Jean Guitton admet tout cet apriorisme miraculeux. À part cette réserve, on ne peut qu'admirer la profondeur de son esprit critique, la richesse de sa documentation et de son savoir, la subtilité de sa dialectique et surtout l'ardeur et la sincérité passionnée de sa recherche. J'ai dit l'intérêt que présente le tour d'horizon qu'il fait de la critique contemporaine, c'est-à-dire de ses aperçus sur les thèses multiples et contradictoires qui ont vu le jour concernant Jésus, problème apparemment insoluble parce qu'il dépasse apparemment par son aspect essentiel la puissance de nos raisonnements terrestres et que nous ne pouvons en conséquence que tourner en rond si nous n'adoptons à son égard, nous est-il assuré, les solutions de la foi traditionnelle. Tous les progrès de la science elle-même ne peuvent dès lors que nous mener à une impasse. Telle est en gros la conclusion de Jean Guitton et qu'il importe d'examiner. J'avoue, d'autre part, être moins enthousiaste à l'égard du dialogue de l'auteur avec ses interlocuteurs. Je n'en accuse que le manque de souplesse de mon esprit béotien qui me fait suivre malaisément les méandres d'une dialectique subtile, dont les contours me paraissent parfois vagues ou nébuleux, parfois trop inspirés d'une scolastique théologique qui m'est inassimilable, échappe à mon cerveau fatigué ou rebelle.

Quoiqu'il en soit, Jean Guitton me semble faire un juste reproche aux méthodes, historique et mystique ; celui d'être incompatibles avec la foi au surnaturel ; c'est dès lors d'empêcher, de principe, toute rencontre de notre part avec lui, d'opposer une barrière infranchissable à ce surnaturel, lequel sourd pourtant incontestablement et lumineusement des Évangiles. Mais il leur oppose, abusivement selon moi, le surnaturel catholique ; abusivement, dis-je, parce que ce surnaturel là est non seulement controuvé par les textes eux-mêmes, mais encore décourageant pour l'homme, vu qu'il ne peut rentrer que dans le cadre fermé d'une foi aveugle et irrationnelle, celle-ci demeurant un domaine forclos à l'esprit. C'est alors en effet le « credo quia absurdum » de Tertullien, auquel je ne puis me résoudre, parce qu'il me semble indigne de l'homme, de « l'homo sapiens ».

Ceci posé, une autre issue me semble s'offrir aux dilemmes de Jean Guitton : « Ce qui me

paraît difficile à expliquer, si Jésus n'avait été qu'un homme extraordinaire », écrit-il, « c'est le halo de gloire, c'est cette aura qui a été aussitôt sa lumière, c'est ce surgissement immédiat de sa personne dans la sphère céleste, dont nous ne voyons pas d'autre exemple dans une époque historique ».

Ce jugement me paraît procéder d'une triple inexactitude dans l'appréciation des faits :

- 1° il méconnaît l'opinion des premiers chrétiens juifs qui ne reconnaissaient en Jésus que le Messie envoyé par Dieu, mais non une incarnation de Dieu Lui-même ;
- 2° il méconnaît ce que Jésus disait de lui-même, comme envoyé spécial de Dieu, entièrement soumis à sa Volonté ;
- 3° quant à ce caractère unique dans l'Histoire qu'on lui reconnaît, il n'est sans doute qu'un effet dû à l'exaltation de la dévotion des siècles, exaltation suscitée par les événements dramatiques du Calvaire et les apparitions subséquentes de Jésus après sa mort.

Je ne vois donc pas pourquoi nous serions ici acculés à cette alternative de ne voir en Jésus qu'un homme extraordinaire, c'est-à-dire sortant seulement de l'ordinaire, ou bien Dieu Lui-même, incarné en l'homme. Je ne vois pas ce qui pourrait empêcher de le considérer comme un grand Être, ayant dépassé l'évolution humaine, un Être divin, c'est-à-dire uni à Dieu, et revenu sur terre investi d'une mission divine, comme il le dit lui-même, pour nous secourir et aider à notre salut. Ce qui prouve d'ailleurs que la divinisation absolue de la personne de Jésus fut une majoration ultérieure, due à l'exaltation et à la dévotion aveugles, c'est que St-Paul lui-même, je le répète, n'a jamais qualifié comme Dieu, ni la personne de Jésus, ni même le Logos, le Verbe, incarné en lui et qu'il nomme « la première des créatures ». Pour St-Paul, le Verbe et l'Esprit ne sont pas Dieu, mais des processions divines, des Puissances de Dieu. Comment autrement expliquerait-on ce passage de sa lettre aux Philippiens : « Dieu a exalté Jésus et lui a donné un nom au-dessus de tout nom ». Il l'a fait passer de la mort à la vie : il l'a « fait asseoir à sa droite ». Ce texte est inexplicable, si Jésus lui-même est Dieu. Mais alors qu'est Jésus aux yeux de St-Paul ? — Un homme en lequel s'est incarné le Verbe, c'est-à-dire la Puissance créatrice, émanée de Dieu et considérée symboliquement comme le Fils unique de Dieu, Jésus-homme fut donc, pour l'Apôtre, le dépositaire de cette puissance divine. Ce que Jésus fut en réalité, c'est un de ces surhommes véritables, comme le furent d'autres grands Êtres mystérieux de l'Histoire, passés pour la plupart dans la légende au rang de héros ou de dieux mythologiques, et parmi lesquels le plus reconnu dans l'Histoire même fut, en dehors de Jésus, le Bouddha Cakya-Muni qui, lui aussi après sa mort, fut déifié, comme le fut Jésus, par beaucoup de ses sectateurs ignorants.

Si l'on envisage donc, sans préjugés, le problème des origines chrétiennes, tout nous incite à croire, redisons-le, que la foi en Jésus passa par trois états successifs dans les consciences de l'Église primitive. Pour les premiers Chrétiens, Jésus fut sans plus le Messie promis à Israël ; au second stade, il fut l'incarnation du Verbe (St-Paul), c'est-à-dire investi de la Puissance de Dieu ; enfin, au troisième stade, il devint Dieu Lui-même.

Jean Guitton reconnaît d'ailleurs (p. 326) que le titre de « fils de Dieu que se donnait Jésus n'impliquait pas pour les Juifs sa divinité ». « Les anges sont fils de Dieu, les hommes aussi, Israël est fils de Dieu. Les princes, les juges sont fils du Très-Haut, le Roi est fils. » Si la seule idée d'un homme-Dieu paraissait être un affreux blasphème pour des oreilles juives, une telle idée était au contraire familière à tout le monde païen de l'époque. L'idée d'un homme issu du commerce d'un Dieu avec une mortelle, c'était le cas, croyait-on de Pythagore, de Platon, de l'empereur Auguste et d'autres. Dans bien des pays, les empereurs étaient vénérés comme fils du Ciel ou du Soleil, en Égypte, en Chine, à Rome et dans le Nouveau Monde. C'étaient des hommes-Dieux.

Mais comme une telle idée était impensable pour le monde juif, Jean Guitton se demande comment elle a pu surgir brusquement en Israël. Il n'en voit pas la source. Cette source est pourtant bien simple. Ce sont les apparitions de Jésus, après sa mort, et la prédication explicative de St-Paul présentant Jésus comme incarnation du Verbe de Dieu, dépositaire de la puissance divine. Et c'est parce qu'il fut ainsi dépositaire de la puissance de Dieu, fut-il expliqué, qu'il pût se dire plus grand que David, qu'Élie et que Moïse, sans s'affirmer pour autant Dieu Lui-même, comme l'a interprété l'incompréhension manifeste d'un langage par lequel Jésus s'exprimait non en son nom personnel, mais en tant que porte-parole de Dieu. « Je ne fais pas ma volonté mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. »

Mais comment expliquerons-nous la multiplicité et l'extrême divergence des points de vue, exprimés aujourd'hui encore sur le problème de Jésus ? L'explication en est, vraisemblablement, qu'ils procèdent tous de notre esprit analytique d'Occident, lequel dissocie pour les comparer et les opposer, les aspects complémentaires d'un même problème complexe, aspects insuffisants s'ils sont considérés séparément et dont il nous faut en conséquence rechercher et trouver la synthèse. Il s'agit en effet d'un tout inséparable, mais nous apparaissant en quelque sorte à des niveaux ou étages différents, associés, coordonnés, hiérarchisés. C'est donc le même problème envisagé sous ses aspects, individuel et social, particulier et universel, historique et symbolique, rationnel et mystique, humain et surhumain, etc. Tous, et chacun à sa place, doivent rentrer dans ce grand mystère, du Tout divin et cosmique, que résume en lui-même le microcosme humain, l'Homme parfait, cet Homme parfait qu'a réalisé Jésus. Le microcosme est la figure du macrocosme, nous dit la Sagesse.

Je vois donc beaucoup de failles dans le raisonnement de Jean Guitton, qui n'a pu voir la vraie grandeur ésotérique de Jésus, et qui, écartelé par le contraste de l'humilité de son existence historique, de sa mort douloureuse et, d'autre part, la sublimité de son enseignement, l'efficacité spectaculaire et transformatrice de son message et de son action dans le monde, n'a pas entrevu la possibilité d'une autre issue que l'alternative des deux thèses extrémistes, qui s'opposent, au lieu de voir tout simplement dans le Christ cet envoyé du Ciel venu ici-bas pour nous aider, nous secourir, porter sur ses épaules humaines une part du lourd destin encouru par les hommes, à un stade critique de leur

histoire.

En adhérant à la doctrine de Dieu fait homme, se faisant souffrir et mourir lui-même pour obtenir ainsi une prétendue satisfaction d'une offense reçue, on ne peut aboutir évidemment qu'à un dogme irrationnel et immoral, une matière décourageante pour l'Esprit. O felix'culpa, chante la liturgie du Vendredi Saint. Dogme immoral et qui révolte la conscience, dis-je, car derrière le geste admirable du sacrifice qui émeut, il implique que c'est Dieu Lui-même qui a voulu le crime des hommes, prémédité le meurtre du Messager divin, un autre Lui-même, pour que puisse s'accomplir l'acte de Rédemption. Si donc nous abandonnons cet aspect irrationnel et absurde que le Mythe biblique a revêtu, pour lui restituer cette Vérité symbolique, entrevue par un Mircea Eliade ou un Bultmann, nous voyons comment Jésus, s'il n'est pas le Dieu incarné de l'orthodoxie, qu'il se défend d'être, je le répète, mais ce Messager missionné par Dieu qu'il se dit être et que tout démontre, comment, dis-je, Jésus ainsi présenté réconcilie le Jésus mythique que certains voient en lui avec le Jésus historique qui effectivement a vécu parmi nous et souffert le supplice de la croix. Son véritable curriculum vitae n'en demeurera pas moins toujours caché derrière les voiles allégoriques de sa biographie évangélique, car c'est un fait qu'il n'est pas plus possible aujourd'hui qu'hier de discerner ce qui, dans ces récits, représente des faits réels ou des légendes symboliques, en d'autres termes si ces relations ne sont pas en grande partie le produit de la faculté fabulatrice de leurs auteurs, dissimulant, consciemment ou inconsciemment, sous le voile historique de la tradition des vérités supérieures, celles-ci réservées aux mystères secrets de l'initiation. Car, on ne peut assez le répéter, ce qui appartient à la science de l'âme ne se donne pas mais s'acquiert, ne peut nous venir du dehors, c'est-à-dire d'un enseignement extérieur, mais s'acquiert du dedans, par une initiation intérieure. L'âme initiée s'ouvre à la Vérité, voit et apprend par elle-même. Tel est le mystère de l'Initiation.

Et ce qui confirme apparemment ces vues, c'est le parallélisme étrange des épisodes que l'on retrouve entre la vie de Jésus et celles des autres grands Initiés de l'Histoire, parallélisme que souligne l'histoire des religions comparées et qui semble prouver qu'il s'agit bien ici des phases de l'initiation mystique, phases que l'on retrouve partout, parce qu'elles furent toutes calquées dans l'antiquité sur le mythe solaire. Le soleil en effet a toujours été considéré comme le symbole de l'Initié. Dès lors les étapes du soleil dans son cycle annuel devinrent l'image symbolique des phases initiatiques. D'où ces dieux qui naissent et ressuscitent dans les religions agraires et que règle le cours du soleil. Quand on sait l'horreur que les chrétiens éprouvaient pour le paganisme, on ne peut expliquer par une autre raison cette reprise étrange du symbolisme solaire dans la liturgie chrétienne : car le soleil demeura pour l'initié Jésus ce qu'il avait toujours été pour les initiés venus avant lui. Voilà pourquoi il est représenté par l'hostie dans l'ostensoir d'or, image du soleil, pourquoi le divin enfant naît à Noël, jour de la naissance du Soleil, pourquoi il a à lutter contre un adversaire, figuré par les sombres jours de l'hiver qui menacent sa lumière, pourquoi il meurt et ressuscite à Pâques, symbole du sacrifice divin dans la mort de la nature et sa résurrection printanière, pourquoi il ascensionne dans le ciel pour mûrir

le blé et la vigne, se donnant ainsi en aliment eucharistique à ses adorateurs, le pain et le vin symbolisant la nourriture spirituelle de son enseignement divin.

Quoiqu'il en soit, plus on médite sur ces problèmes, plus on se rend compte aussi que le voile a été intentionnellement jeté sur ce que fut la vie réelle du héros chrétien (voir chapitre trois : Le Jésus historique) par Ceux-là même qui avaient la charge et la responsabilité des directives humaines. Peut-être voulurent-ils ainsi montrer aux hommes que la seule chose qui importait était l'enseignement du Maître et non les détails et les circonstances de sa vie terrestre, parce que celle-ci ne pouvait jamais être que la vie de l'homme et non celle de la Divinité dont la puissance se manifestait en lui et par lui. Seul en conséquence importait le message.

Jean Guitton écrit : « Un relais de soixante personnes environ suffirait pour que, de bouche en bouche, de récit en récit, une parole, une pensée de ce Jésus soit venue jusqu'à moi. Il est récent, il est tout près de moi et bien ratiné dans les trois histoires juive, hellène et hellénistique, romaine ». Oui, mais combien d'erreurs possibles dans la lettre et l'esprit de cette transmission à travers les siècles ? Et puis, c'est bien là l'erreur d'optique que je crois pouvoir reprocher à tous ceux qui prétendent s'hypnotiser sur le seul fait chrétien dans l'Histoire, en l'isolant, en le considérant à part, du problème universel. À notre époque où la science étend chaque jour ses investigations, dans le temps et l'espace, par un accroissement du savoir en tout domaine, par sa découverte du passé lointain de l'homme et des civilisations mortes, par la suppression des distances spatiales, le problème philosophique et religieux se pose à l'humanité pour toute la planète et ne peut être restreint au seul problème chrétien étendu à toute la planète. On ne peut plus se borner, comme autrefois, à opposer le christianisme au paganisme antérieur. On ne peut plus se gausser de la naïveté des religions primitives et de leur mythologies populaires, en ignorant tout de la sagesse secrète des temples et des Mystères anciens, de l'Égypte, de la Grèce, et en général de tout le monde antique. On ne peut plus méconnaître les hautes vérités, voilées ou à demi-voilées, dans la tradition orphique, dans la sagesse hermétique, dans les doctrines de Pythagore et de Platon, ni surtout celles que nous révèlent aujourd'hui les Écritures sacrées de l'Inde. C'est un fait que le Védisme, et son dérivé le Brahmanisme, que le Bouddhisme, le Zoroastrianisme de la Perse, le Taoïsme, en Chine, furent pour l'Asie entière ce que fut, pour notre monde occidental, le Christianisme greffé sur le Judaïsme, les civilisations Grecque et Romaine. Il n'y eut pas un monde privilégié, illuminée par la lumière de la vérité devant un monde condamné à l'obscurité et à l'erreur. Bien plus, la seule personne de Bouddha fut pour les peuples d'Asie le sujet de perpétuelles disputes, tout comme le fut pour nous la personne de Jésus, et l'un comme l'autre fut divinisé, je l'ai dit, par des sectateurs ignorants. Quel apologiste ou philosophe chrétien se fut soucié jadis de religions considérées comme fausses religions, ou de personnages considérés comme des imposteurs religieux ? Jusqu'à une époque fort récente, l'étude des grandes doctrines philosophiques de l'Inde fut réservée à des spécialistes qui les comprirent mal et les dénaturèrent le plus souvent. Plusieurs d'entre eux d'ailleurs rectifièrent leurs erreurs et aujourd'hui une plus juste interprétation est, en

général, donnée de ces grands enseignements. Il demeure toutefois qu'en dehors de tels spécialistes, ces doctrines demeurent ignorées par la culture occidentale, et soigneusement tenues sous le boisseau par ceux qui en craignent l'influence. Pourtant, je le répète, il n'est plus possible, aujourd'hui, de se borner, comme par le passé, aux seules données religieuses de l'ancien et du nouveau Testament, conjuguées avec quelques apports Gréco-romains, pour les considérer comme seules valables, et enclore dans leurs étroites limites les principes essentiels de toute civilisation. Il n'est désormais plus possible de prétendre édifier une synthèse religieuse et philosophique sans tenir compte de ces pierres fondamentales qu'apporte à cet imposant édifice la Pensée millénaire de l'Inde. Et cela d'autant moins que si la conciliation paraît parfois difficile, aujourd'hui, entre la Pensée chrétienne traditionnelle et les données nouvelles de la science, cette opposition n'existe pas avec les vieilles doctrines de l'Orient exposées dans des Écritures sacrées vénérables, qui, telles les « Upanishads » ou la Bhagavad Gîta notamment, relèvent apparemment d'une inspiration qui ne le cède en rien à celle de nos plus beaux écrits bibliques.

Dans ces conditions, il serait paradoxal de restreindre encore la Révélation — si Révélation il y eut — aux seules Écritures judéo-chrétiennes. Bien entendu, il ne peut être question de nier ici la transcendance des enseignements inclus dans la Bible, juive et chrétienne. Mais nul non plus ne pourra contester que dans notre perspective d'aujourd'hui aucun philosophe Chrétien, ancien ou moderne, n'a jamais approché, même de loin, de cette géniale esquisse de la création et de l'évolution universelles, telle que nous la présente en s'appuyant sur les documents vénérables que j'ai dits, le grand philosophe et Yogi Hindou Shri Aurobindo, dans les quatre volumes de son ouvrage : « La Vie divine » (Chez Albin Michel; traduction Jean Herbert).

Je dis donc que celui qui prétendrait résoudre le problème religieux universel à la seule lumière du Christianisme traditionnel inverserait les données du problème. Celui-ci ne peut être résolu à la seule lumière — si éclatante qu'elle ait pu être — du cas exemplaire de Jésus. L'événement de Palestine ayant été une application particulière, à un moment du temps et à un endroit de l'espace, d'une Loi générale opérant dans l'humanité doit être jugé en fonction de cette Loi générale. Mais peut-on partir d'un fait particulier pour induire une Loi générale ? Non évidemment. Si cette loi eut son application en Palestine, elle en eut sans doute d'autres avant ; elle en aura d'autres après. Jésus eut vraisemblablement des prédécesseurs que l'Histoire a moins exaltés parce que leur destin fut moins tragique : ce furent quelques grands Maîtres religieux historiques ou d'autres oubliés, promus au rang de héros légendaires ou transférés comme Dieux immortels dans les divers panthéons. Avant Bouddha, Zoroastre et Jésus, il y eut peut-être Orphée, et Hercule, ou Thot et Osiris. Sans doute l'hypothèse fera sourire et la loi générale, niée. Jacques Chevalier, philosophe chrétien, écrit : « La connaissance par excellence n'est pas la science de l'abstrait et du général, mais la science du concret et de l'individuel ». Mais que devient, dans ces conditions, la science elle-même ? Et pourrions-nous jamais atteindre alors à la connaissance d'une loi générale, d'une loi scientifique ? « Mais, il ne

s'agit pas ici de science », m'objecte-t-on. « Nous sommes dans le domaine du surnaturel. Jésus nous prouve sa transcendance, non seulement par sa vie et son enseignement, mais par ses miracles et sa résurrection, attestés par des témoins qu'on ne peut suspecter et dont on ne peut, en conséquence, rejeter les dires. » Et Jean Guitton reproche précisément à celui qui rejette le miracle par principe de ne jamais pouvoir rencontrer sur sa route le fait du miracle.

Évidemment. Mais est-il plus sûr que le croyant, lui, rencontre effectivement ce miracle dont il témoigne avec tant d'assurance ? En d'autres termes, à une époque où l'on ne connaissait rien des phénomènes d'hallucination, de suggestion hypnotique, de forces magnétiques et curatives, et de tant de ces phénomènes parapsychiques, encore mystérieux certes, mais que la science décrypte un peu plus chaque jour en pénétrant dans les profondeurs de notre inconscient, peut-on supposer que des erreurs de compréhension n'ont pas dû inévitablement se produire dans le jugement des faits affirmés miraculeux, en supposant bien entendu l'exactitude historique de leur relation ? Il ne s'agit donc pas, pour le croyant ou l'incroyant moderne, de rencontrer des faits miraculeux relatés dans l'Évangile, mais de prouver qu'il s'agit réellement de miracles. En d'autres termes encore de se demander s'ils ne furent pas le produit de quelque illusion, du mirage de témoins exaltés, hypnotisés par leur foi au Christ, ou encore si telle guérison étant réelle ne fut pas le résultat du déclenchement naturel d'une force curative, qui fit prendre pour miracle ce qui n'en fut que l'apparence.

Je voudrais confirmer ma thèse par l'appréciation d'un miracle moderne. Lors des apparitions de la Vierge à Fatima, il se produisit un phénomène extraordinaire, qui fut prédit des jours (ou des semaines) à l'avance, et dont furent témoins des milliers de personnes qui en avaient été averties. Ces témoins virent tous, à jour donné, le soleil tourbillonner dans le ciel : fait réel donc, puisque perçu par des milliers de témoins, mais hallucination collective évidente, car on ne peut supposer un instant que le soleil réel se soit mis à tourner comme une toupie ; ce qui dans cette impossible hypothèse eût été constaté ailleurs encore qu'à Fatima. Si donc miracle il y eut, ce ne fut pas un miracle astronomique mais un fait de magie divine (de psychologie collective), constatable néanmoins par témoins et rentrant, de ce fait, dans le temps, comme un phénomène historique.

Ce qui me semble donc essentiel, tant pour le croyant que pour l'incroyant, c'est de se garder de tout apriorisme dans le jugement des faits, miraculeux ou non. Et, à ce propos, je ne crois pas faire tort à Jean Guitton, en constatant que s'il témoigne toujours d'une grande sincérité et d'une bonne foi entière dans l'exposé qu'il fait des argumentations adverses, il n'en conserve pas moins toujours pour ses propres raisonnements une position de base fidéiste, position qui nous paraît aujourd'hui dépassée parce qu'elle ne tient aucun compte des conclusions modernes des méthodes scientifiques. Sa position demeure en effet fermement établie sur ces postulats précisément les plus contestés par la critique,

soit la rigueur historique, l'authenticité et l'intégrité absolue des textes, et aussi l'identité certaine des auteurs auxquels ces textes ont été attribués. Il est très vrai, comme le dit Jean Guitton, « qu'il y a dans l'Évangile une source d'expérience, d'humanité et de poésie » qu'on ne trouve peut-être nulle part ailleurs. Certes, mais point n'était justifié d'en conclure que Jésus est Dieu et divine son Église. Si le Jésus de l'Évangile a fondé l'Église pour aider au salut des hommes, il n'avait pas prévu sans doute que les hommes auxquels il avait prescrit une obéissance disciplinaire, déifieraient l'institution et la déclareraient infaillible, pour édifier sur la base fondamentale de l'enseignement tout un immense édifice, une superstructure de rites, de constructions culturelles et de croyances métaphysiques, auxquelles par contrainte et menaces ils lieraient étroitement le salut éternel de l'homme. L'Évangile se suffisait à lui-même : il n'était besoin d'y rien ajouter. Tel quel, il était soumis à la conscience de tous et de chacun, et sa sublimité, son parfum poétique, s'expliquent aussi bien s'il nous fut donné par un être surhumain, missionné par Dieu, et sans qu'il faille nous contraindre de croire qu'il s'agisse de l'incarnation unique et spectaculaire de Dieu sur la terre. Mais l'Église a voulu se hausser elle-même au rang de l'Absolu, se déclarant seule dépositaire de la Révélation divine et elle a réussi à faire partager cette foi à tous ses fidèles. « La pire des superstitions est celle qui s'ignore », a écrit Jean Guitton lui-même.

Une question toutefois se pose ici pour moi. N'y a-t-il pas folle outrecuidance de ma part, à m'attacher à des vues que nul ne partage apparemment, et alors que tant d'illustres esprits, penseurs, historiens, exégètes, croyants et incroyants, me proposent des solutions qui, pour n'être pas impossibles peut-être, me paraissent toutefois à moi, humble ignorant, présenter un caractère de probabilité infiniment moindre que les conclusions que j'ai cru pouvoir retenir ?

Il me faut donc justifier celles-ci plus avant.

CHAPITRE II

Le Christianisme originel et l'hérésie romaine

Les paroles de Jésus s'adressent-elles aux docteurs seulement, chargés de les interpréter, ou à tous les fidèles ?

Rome, en dépit de l'évidente bonne foi, de l'éclat même et du mérite de ses Pontifes, peut-elle prétendre à être la véritable Église catholique, universelle, telle que la pensée du Christ en avait conçu l'image ? Ne serait-elle pas au contraire une construction très humaine, greffée par des hommes faillibles sur la création idéale de leur Maître ? Cette Église, si elle a développé vigoureusement ses rameaux verdoyants sur le monde entier, et prospéré durant tant de siècles, le doit aux mérites insignes de ses saints, à la piété sincère de ses fidèles, à l'ardeur de foi de ses prosélytes, bref à tout ce psychisme intérieur qui, dans son développement effectif, a prévalu en importance sur les errements doctrinaux de

ses Pontifes. La sincérité de la croyance et la pureté de la conduite se sont ainsi montrés plus efficaces dans la vitalité profonde de la religion que les dogmatismes toujours faillibles de l'intellect humain et le formalisme rituel extérieur prétendant les traduire ; plus efficaces même que les défaillances individuelles de ses membres, imputables à la seule faiblesse humaine. En fait, nous nous trouvons ici devant un phénomène de caractère social et non devant un phénomène de l'ordre surnaturel. La pérennité apparente de l'Église n'est pas un miracle mais un phénomène de psychologie collective, la vitalité des religions dans le temps étant toujours fonction naturelle de leur dynamisme intérieur, c'est-à-dire de l'accumulation psychique des pensées, des sentiments de foi et des ardeurs de leurs fidèles respectifs.

Je dis donc que Rome – sa bonne foi n'étant pas en question – a méconnu dans sa doctrine traditionnelle l'enseignement originel et formel de son Maître. Depuis dix-sept siècles, en effet, – depuis le concile de Nicée – elle a promulgué une série de définitions dogmatiques, hérétiques au premier chef, puisqu'elles allaient directement à l'encontre du sens obvie des paroles que l'Évangile prête au grand Maître Chrétien. Et l'hérésie qui fut ainsi officiellement proclamée et imposée à la foi commune par une longue suite de conciles, apparaît avec un caractère d'autant plus grave qu'elle porte sur le dogme le plus fondamental de la religion, la divinité de Jésus, du moins dans le sens où elle fut définie par l'autorité ecclésiastique, et imposée aux fidèles sous menace de damnation pour qui ne voudrait l'admettre.

Aux dires des Évangiles, Jésus se disait « fils de Dieu », « un avec Dieu », et nous verrons le sens précis qu'il donnait lui-même à ces expressions. Mais jamais il n'a donné sa personne pour Dieu-le-Fils, Fils unique, égal et consubstantiel au Père, ainsi que le proclama le Concile de Nicée. Maintes fois au contraire, il se défendit formellement d'être Dieu au sens de l'orthodoxie Nicéenne. Ses déclarations à cet égard sont explicites : « N'appellez personne sur la terre votre Père, un seul est votre Père qui est dans les Cieux ». Et au disciple qui l'appelait « Bon Maître », il objecte : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon que Dieu seul ». Sans cesse, il répète : « Je ne fais pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Au cours de son agonie au mont des Oliviers, il prie son Père pour que ce Calice s'éloigne de lui, mais ajoute aussitôt : « que votre Volonté soit faite et non la mienne ». Quelle subtilité théologique oppose ici la volonté du Père à celle du Fils, s'ils ne font qu'un seul Dieu ?.

Après de nombreux conciles, réunis pour confondre les hérétiques, l'Église définit dans le Christ une dualité de natures – et partant de volontés – dans l'unité de la personne. Il en résulte que c'est la personne de Jésus qui est proclamée à la fois divine et humaine. Mais il est de fait que Jésus ne se reconnut jamais personne divine. Autrement, il nous eut enjoint de le prier lui-même. Mais non, il nous dit que pour prier Dieu, chacun doit rentrer dans sa demeure, c'est-à-dire en soi-même, et prier le Père céleste qui est dans le secret. Et lui-même nous suggère la formule appropriée : « Notre Père qui êtes aux Cieux... » Il ne nous dit pas non plus : « Soyez parfait comme je suis parfait », mais

« comme votre Père céleste est parfait ».

Unité de la personne du Christ et dualité de natures ? Comment la personne unique du Christ pourrait-elle concilier en elle deux natures irréductibles, sans aucun rapport mutuel, la divine et l'humaine ? Comment pourrait-il être à la fois Dieu et subir en même temps, sans pouvoir réagir, les défaillances qui le rapprochent d'une manière si émouvante, si pathétique, de notre humaine faiblesse ? « Mon âme est triste jusqu'à la mort », dit-il, et sur la croix, il émet cette plainte suprême : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Un tel cri d'angoisse ne pouvait être poussé par Dieu fait homme, qui ne pouvait douter de Lui-même, mais par un homme, messenger de Dieu ; non par Dieu le Fils, deuxième Personne de la Ste-Trinité, mais par un « fils de Dieu », un envoyé divin, que le crime des hommes faisait mourir ignominieusement sur la croix.

Mais que signifie alors cette expression « fils de Dieu » que Jésus se donnait à lui-même ? Au surplus, ne se proclama-t-il pas aussi « un avec son Père » ?

Oui, mais l'on sait que l'unification avec Dieu est l'aspiration commune à tous les vrais mystiques, le but suprême poursuivi par eux à toutes les époques et sous tous les climats religieux. Jésus l'avait réalisé, mais n'entendait nullement que soit réservée à lui seul une divinisation à laquelle, dit-il, sont appelés tous les hommes, si l'on s'en rapporte à la sublime prière qu'il adresse à son Père. Sans doute, il dit : « Mon Père et moi nous sommes un », et « Qui me voit, voit aussi mon Père ». Mais il a pris soin de proclamer qu'un tel état est accessible à tous, peut être atteint par tout homme, et il prie Dieu pour ce retour de tous à l'Unité : « Comme Toi, mon Père, tu es en moi et moi en toi, qu'ainsi eux aussi soient un en nous » (St-Jean).

Quant à l'expression « fils de Dieu », par laquelle il s'est désigné, il prit soin également devant l'indignation scandaleuse des Pharisiens, de préciser le sens allégorique qu'il donnait à l'expression en rappelant à ses interlocuteurs leurs propres Écritures, où il est écrit : « Vous êtes des Dieux, vous êtes tous des Fils du Très-Haut » (Ps. 81, 6). Pas de différence essentielle donc entre les hommes et lui. Tous sont pareillement appelés, et sont « fils de Dieu » ceux qui répondent en eux à cet appel divin. Nous sommes tous de « race divine », a dit St-Paul après Pythagore et les Sages de l'Inde, et Jésus, « fils de Dieu » est réellement le « frère aîné » des hommes. « Pourquoi donc, conclut le grand Maître Chrétien, dites-vous que je blasphème, moi, que mon Père a sanctifié et envoyé dans le monde, parce que j'ai dit : « Je suis le Fils de Dieu » ? (St-Jean X, 33-36). Mais toujours aussi il se défend d'être l'égal de Dieu : « Mon Père est plus grand que moi », répète-t-il (Jean XIV, 28). Mais les théologiens de Nicée prirent cette expression « fils de Dieu » au pied de la lettre, c'est-à-dire en son sens propre et littéral. Jésus ne fut plus considéré dès lors comme un « fils de Dieu » au sens allégorique, où il l'entendait lui-même, mais comme le Fils unique du Père, la deuxième Personne de la Trinité divine, incarnée en sa seule personne.

Comment une telle majoration de la personne du Christ fut-elle possible ? Comment l'hérésie prit-elle naissance ?

Par suite de l'acceptation par la primitive Église de la doctrine Paulinienne sur la nature du Christ. La plus grande incertitude en effet régnait en ce moment à cet égard, je l'ai dit, parmi les premiers chrétiens juifs, encore tout désorientés par les événements tragiques du Calvaire et qui discutaient à perte de vue sur leur signification et la portée exacte qu'il fallait leur accorder. La mort ignominieuse de leur Maître vénéré et ses apparitions après sa mort troublaient les esprits, et certains proposaient des explications naturelles, scandalisant ceux qui, au contraire, transposaient le tout sur le plan surnaturel et miraculeux. C'est à ce moment que survint St-Paul, après sa conversion sur le chemin de Damas. Pour bien comprendre la doctrine de St-Paul, il faut ne pas perdre de vue que l'Apôtre était un Juif convaincu, avec la foi et les préjugés de sa race, prenant à la lettre le mythe allégorique du péché originel et du messie rédempteur, promis par les Écritures. D'autre part, attiré par les doctrines d'Alexandrie, relatives au Logos (Verbe), il eut à les concilier avec le fait du Christ qui lui fut révélé. Pour St-Paul donc, le Logos créateur, « per quem omnia facta sunt », est le Fils unique du Père, c'est-à-dire la Puissance créatrice de Dieu manifestée dans la Création toute entière et qui s'incarna dans l'homme Jésus pour la rédemption du genre humain. St-Paul considérait que si le Verbe était incarné en Jésus, Il était aussi bien potentiel, latent, en tout homme, car, comme le dit St-Jean, interprète de la doctrine Paulinienne : « il est la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde », mais cette lumière, ajoute l'évangéliste, l'homme ne la perçoit pas en lui, parce que ses propres « ténèbres » – les ombres du « Moi » – lui en masquent l'éclat. L'homme ordinaire ne perçoit donc pas en lui cette étincelle du Verbe cosmique, son Moi divin, qu'enrobe son âme immortelle, et qui est voilé au tréfonds de lui-même, tandis que Jésus, percevant en Lui ce Principe divin, était donc bien en ce sens un « Fils de Dieu ». Mais ce Principe caché luit en tout homme et voilà pourquoi l'apôtre nous dit que chacun doit atteindre « à la stature parfaite du Christ » ; voilà pourquoi il nous dit aussi cette parole, à première vue si étrange, que « s'il a connu Christ selon la chair », il ne le connaît plus de cette manière ». Ailleurs encore, il s'écrie : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ! » Par là, il n'entend évidemment pas la personne historique de Jésus, mais cette Étincelle du Verbe divin qui brillait en Jésus et qu'il voit à présent briller en lui-même, comme en tout homme, malgré leur aveuglement.

Tous les exégètes indépendants ont reconnu qu'après la conversion de l'Apôtre des Gentils, l'helléno-christianisme se substitua au judéo-christianisme primitif. À cette époque, en effet, l'école juive d'Alexandrie, illustrée par son plus célèbre philosophe, Philon d'Alexandrie (vers l'an 20 de notre ère), jetait le plus vif éclat. Philon avait pris à Platon son idée du Logos, l'avait concilié et identifié avec le Logos créateur et croyait au Messie rédempteur attendu par les Juifs, au point que certains prirent ce philosophe pour un philosophe Chrétien. St-Paul, fortement imbu de ces idées, les appliqua tout naturellement à Jésus, après son illumination sur le chemin de Damas. Et, dès lors, Jésus

ne fut plus seulement le Messie-homme, envoyé par Dieu, comme il l'était pour ses premiers disciples, mais devint bien vite, par l'effet d'une majoration progressivement accrue par l'exaltation de la dévotion populaire, l'incarnation unique du Verbe cosmique. Les Évangélistes reflètent cette transformation du Christianisme judéo-chrétien, sous l'influence des idées Pauliniennes, principalement celui selon St-Jean. Néanmoins, les Écritures conservent encore quelques traces qui subsistent de la croyance primitive. Certains passages demeurent qui sont comme un vestige d'une doctrine oubliée, périmée, dépassée. C'est ainsi que dans les « Actes des Apôtres » (II, 22-24), St-Pierre, parlant aux Juifs, leur dit : « Vous savez que Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre parmi vous par les merveilles, les prodiges, les miracles qu'il a accomplis... » Et après avoir rappelé, selon la thèse juive du Messie rédempteur, que c'est « par un ordre exprès de la Volonté de Dieu et un décret de sa prescience » que Jésus fut livré à ses ennemis qui le firent mourir sur la croix, l'apôtre ajoute : « mais Dieu l'a ressuscité, ne voulant pas qu'il fut retenu dans les douleurs de l'enfer. C'est Dieu qui l'a ressuscité, dit St-Pierre. Et resurrexit tertia die ; il s'est ressuscité lui-même, par sa propre puissance, proclame le Credo de Nicée. Toute la majoration de la personne de Jésus est ici inscrite dans les textes. C'est ce que j'ai appelé le passage du premier au second état de la conscience Chrétienne.

D'autre part, St-Paul nous parle de Jésus comme d'une personne humaine ayant incarné la Nature divine du Verbe. C'est le Verbe qui étant « en forme de Dieu » s'est montré « en forme d'esclave », c'est-à-dire en la personne mortelle de Jésus, dit-il. Après le drame du Calvaire, la personne humaine de Jésus est morte (voilà pourquoi St-Paul dit : « si j'ai connu le Christ selon la chair, je ne le connais plus de cette manière) ; seule subsiste la Personne divine du Verbe (Nestorius donc avait raison). Le Concile de Calcédoine proclama au contraire que Jésus est la Personne divine du Verbe, ayant revêtu la nature humaine. Ici aussi donc les textes montrent le passage du deuxième au troisième état de la croyance.

Si donc l'Église primitive assimila la doctrine de St-Paul, est-il certain, pour autant, qu'elle l'ait bien comprise ? Bien plus, cette doctrine, l'Apôtre lui-même l'a-t-il formulée, explicitée entièrement, littéralement, dans ses épîtres aux Églises ? Certainement non. Toujours, en effet, il présente le fait Chrétien à ses correspondants comme un mystère caché à tous les âges, mystère qu'il se refuse encore énergiquement à leur dévoiler. C'est ainsi qu'il écrit à l'Église de Corinthe, formée pourtant de Chrétiens baptisés et confirmés dans la foi, qu'il ne peut leur révéler le mystère Chrétien, que, seuls, peuvent connaître, dit-il, les « parfaits », c'est-à-dire les « initiés », parce qu'ils sont, eux, Chrétiens de Corinthe, encore « trop petits enfants dans la foi », et qu'on ne peut leur donner dès lors « que du lait et non des viandes solides ». Il y a donc ici dans l'enseignement de St-Paul une gnose, tout un ésotérisme sous-entendu. D'autre part, comme cet enseignement donné par l'apôtre ne diffère pas, littéralement parlant, de la foi Chrétienne, traditionnelle, on doit bien conclure que celle-ci aussi n'a qu'un sens allégorique d'une signification plus profonde, ignorée ou rejetée par l'Église, ou les Églises Chrétiennes. Quoiqu'il en soit, St-

Paul nous présente l'Évangile nouveau, à l'instar des Mystères du paganisme, comme un mystère initiatique, c'est-à-dire comme un ensemble de vérités supérieures, ne pouvant faire l'objet d'un enseignement public, non pas qu'elles soient secrètement réservées à un petit nombre de privilégiés, mais parce qu'elles doivent être acquises individuellement par chacun, comme le fruit mûr d'une illumination intérieure, d'une initiation de l'âme, d'un éveil spirituel. Comment pourrait-on en effet enseigner des vérités spirituelles à des êtres grossièrement matériels ? « Non Margaritas ante porcos », dit sévèrement l'Évangile. Tout au plus peuvent-ils, comme de petits chiens, cueillir quelques miettes qui tombent de la table de leur maître, est-il encore affirmé. Comme son maître qui se refusait à enseigner publiquement autrement qu'en paraboles, St-Paul s'interdisait donc de révéler publiquement le Mystère Chrétien. Aussi son langage est-il émaillé de termes initiatiques, empruntés aux mystères de la Grèce antique. Ce langage n'a donc qu'une valeur de symbole, pour la bonne compréhension duquel il insiste à maintes reprises sur ce principe essentiel d'interprétation : « la lettre tue si l'esprit ne vivifie ». Condamnant à l'avance les formules rigides imposées à la foi, il proclama la liberté du Chrétien, « la liberté dans le Christ », dit-il, autrement dit la liberté de l'interprétation, car « l'Esprit souffle où il veut ». Ainsi dénonce-t-il à l'avance ces contraintes autoritaires telles qu'elles furent imposées ultérieurement à la conscience des fidèles. « Ego loquor, vos ipsi iudicate quod dico » – « Omnia probate et quod bonum est tenete ». (I Thessal. V, 21). Toute liberté est laissée à ceux qui ont reçu le don d'instruire ou de révéler les secrets de Dieu. (I Cor. XIV, 26). En substituant à cette liberté intérieure de la conscience une obéissance rigide, en imposant aux fidèles une abdication de leur autonomie intérieure, l'Église romaine a manifestement trahi la pensée de l'Apôtre.

Telle fut donc la seconde hérésie capitale dont se rendit coupable la prétendue orthodoxie romaine, soit cette conception absolutiste de sa propre nature, de son rôle, de sa mission, de son autorité dans le monde.

Une hérésie ? Comment cela, protestera-t-on ?

Dans la pensée du Christ, l'Église était manifestement une institution fondée par lui pour être une aide secourable aux hommes, éveiller les âmes, éclairer les consciences. Telle était sa légitimité, le fondement de son autorité. Mais jamais le Maître n'entendit ériger cette autorité contre la conscience de l'homme, pour régenter son cœur et sa raison. Or, c'est en s'appuyant lourdement sur des textes, que je n'ai pas à rappeler ici, que l'Église prétendit substituer son autorité à la conscience même de ses fidèles, en paralysant, en annihilant celle-ci ! S'affirmant seule dépositaire de la Révélation, seule habilitée à interpréter les textes, elle exigea une soumission aveugle non seulement à ses décisions doctrinales, mais encore, quand elle fut au faite de sa puissance, elle prétendit dominer, guider, de façon absolue, la pensée, la conduite et la conscience intérieure des hommes dans toutes les activités de leur existence.

Et c'est ainsi que tout le long des siècles – et sans méconnaître pour cela les mérites

civilisateurs de l'Église – on eut ce spectacle pénible d'une humanité ayant à se défendre sans cesse contre les emprises ecclésiastiques pour assurer graduellement l'indépendance de sa pensée scientifique, philosophique et religieuse.

Pour asseoir son autorité souveraine, Rome s'est référée à une science et inspiration divines qui transcendent nos facultés humaines. Mais précisément dans ces questions qui ressortissent à la métaphysique transcendantale, qui dépassent notre intelligence limitée, échappent au cadre de notre logique étroite et où la signification des mots, des formules dogmatiques n'est plus adéquate mais seulement lointaine, analogique, il importait de reconnaître qu'il est en ce domaine des degrés différents dans l'évolution des âmes, partant une hiérarchie dans la compréhension que chacun a de la Vérité, et que seule, dès lors, la liberté intérieure de la conscience peut permettre cette « inspiration » supérieure qui se traduit par une perception ou une vision intuitive. C'est ce que St-Paul nommait les « dons » du St-Esprit, et c'est peut-être aussi pourquoi il disait : « Oportet haereses esse ».

Quoiqu'il en soit, Rome n'a pas suivi l'apôtre : elle a condamné, poursuivi, persécuté sans relâche toute divergence d'avec l'interprétation étroite de la lettre de son enseignement officiel, et ceux-là même que Jésus accueillait avec bonté, le samaritain, la Cananéenne, le Centurion romain, c'est-à-dire l'hérétique, le païen, elle les a, quand elle en eut le pouvoir, excommuniés, martyrisés, brûlés. Que l'on se souvienne des anathèmes, des persécutions, de l'inquisition, des croisades, des guerres de religions, des massacres d'hérétiques, toutes choses que la conscience chrétienne a approuvées au cours des siècles, en vertu de l'obéissance aveugle due à l'Église même qui les commandait. C'est donc un fait que Rome a paralysé, annihilé, au cours de son histoire, les consciences chrétiennes qu'elle se devait de fortifier et de défendre. J'ai rappelé la parole de St-Paul : « Oportet haereses esse ». En effet ce sont les hérétiques tant maudits qui ont forcé l'Église à énoncer, à définir plus avant, des vérités qui avaient dans la réalité une portée autre – nous le verrons – que la solution des problèmes apparemment visés. Il en fut ainsi pour les discussions qui s'élevèrent concernant la nature du Christ historique et qui furent réglées par une suite de conciles, flétrissant et condamnant les hérésies successives qui s'élevaient à ce sujet.

Alfred Loisy les a magistralement résumées en quelques lignes : « St-Paul avait identifié le Christ Jésus au Verbe « Le Verbe est de Dieu » et personnellement distinct du Père. Est-il Dieu absolument et s'il est « le premier-né de la Création », comme l'a dit St-Paul, ne serait-il que la première des Créatures ? Arius dit oui. Athanase et le Concile de Nicée répondirent non. Le Verbe devait être consubstantiel au Père. Restait à définir son rapport avec l'humanité du Christ. Pouvait-on dire que Jésus était personnellement éternel et consubstantiel à Dieu ? Apollinaire crut trouver la solution de la difficulté en admettant que le Verbe avait tenu à l'égard de l'humanité et dans l'humanité de Jésus, la place de l'âme spirituelle. L'Église le condamna : Jésus avait été homme parfait. Donc, conclut Nestorius, il était une personne humaine indissolublement unie par un lien moral à la Personne divine du Verbe. Nestorius est condamné : il ne faut pas diviser le Christ qui est

un. S'il est un, la nature humaine est incorporée à la divinité, dit Eutychès, et l'unité de nature est impliquée dans l'unité de personne. Le Christ ne serait pas homme, si la nature humaine ne subsistait pas en lui à côté de la nature divine, déclare le concile de Calcédoine. Le cinquième concile œcuménique ajoute qu'elle est unie substantiellement au Verbe et subsistait dans le Verbe. Enfin, l'on se demande si l'unité de personne n'entraîne pas l'unité de volonté : le sixième concile maintient deux volontés et deux opérations pour faire droit aux deux natures. » (« *Autour d'un petit livre* », par A. Loizy. Éd. Picard). Dualité de natures dans l'unité de la personne, telle est donc la conclusion à laquelle s'est arrêtée l'Église dans sa discrimination et condamnation des hérésies.

Disons-le : sur le plan historique et en ce qui concerne Jésus lui-même, le problème est insoluble, la solution en étant invérifiable. Mais la plus grande hérésie fut celle de l'Église elle-même, qui prétendit limiter à la seule personne historique de Jésus un problème psychologique et métaphysique concernant la nature de chaque homme, celui de l'immanence en chacun de l'Étincelle divine, « la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ».

J'ai montré qu'à l'autonomie de la conscience individuelle, illuminée par l'Esprit – « spiritus omnia scrutatur, etiam mysteria Dei », avait dit St-Paul – Rome avait substitué, pour la dispensation de la Vérité, le magistère obligatoire de l'Église. L'Église devint dès lors l'autorité suprême et infaillible, et c'est ainsi qu'à une religion de liberté et d'amour fut graduellement substituée une religion dominée par la crainte. En opposition avec la doctrine de St-Paul, et pour annihiler la liberté du Chrétien, proclamée par l'apôtre, l'Église enseigna donc que Dieu ne peut se manifester dans la conscience de l'homme sans son intermédiaire. Aux paroles de Jésus instituant l'Église fut donnée une portée extensive qu'elles n'impliquaient pas. À l'organisation extérieure, à l'autorité disciplinaire de l'Église, fut conférée abusivement une puissance sur les âmes et consciences que ces paroles ne comportaient aucunement. Rome a ainsi prétendu contraindre Dieu lui-même à se servir de son canal pour agir dans le monde, se considérant comme la médiatrice indispensable entre Dieu et l'humanité.

L'Église était en réalité l'institution idéale que le Maître avait conçue pour être mise au service de l'homme et aider à son salut. En conviant tous les hommes de bonne volonté à s'unir sous la houlette de Pierre, par leur adhésion à une foi commune, Jésus ne semble pas s'être inquiété beaucoup des croyances particulières de ses interlocuteurs. Il a la même bonté pour tous, car tous ont le même Père, et il s'efforce seulement de les rallier à l'essentiel de la Religion universelle qu'il définit et résume lui-même : « Aimer Dieu par-dessus toute chose et son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu ». Son prochain, ce n'est pas seulement ses coreligionnaires, car quel mérite y a-t-il à n'aimer que ses amis ?

Mais l'incompréhension des hommes fit de l'Église une secte étroite et exclusive qui se crut autorisée à édifier toute une superstructure dogmatique, sacramentelle et rituelle, sur

la pure substance de l'Évangile et lança force condamnations et anathèmes contre ceux qui refusèrent d'ajouter foi à cet accroissement. Le vrai caractère de l'Église fut méconnu, et c'est ainsi qu'après avoir défié le Maître, dans le sens que nous avons dit, les premières générations Chrétiennes, par une majoration plus incroyable encore, défièrent l'institution ou plutôt en firent cet être hybride, le corps mystique du Christ. L'Église fut donc personnifiée, divinisée : elle devint « l'épouse du Christ », l'épouse de Dieu, à laquelle révérence, obéissance et service étaient dus. En fait, l'Église, pour le Chrétien, est devenue une idole. Inconsciemment un culte idolâtrique lui est rendu : elle est l'habitable de l'Esprit du Christ. Alors que Jésus avait conçu son Église comme une institution mise au service de l'homme et de son salut, ses fidèles mirent l'homme à son service, le rivèrent à l'obéissance aveugle. La primauté n'appartint plus à l'homme, mais à l'institution créée pour lui et qui, au lieu de demeurer subordonnée à son salut, fut promue au rang supérieur, d'intermédiaire divin, nécessaire à ce salut même. Le Cardinal Ottaviani, secrétaire de la Sacrée congrégation du Saint-Office, personnalité toute puissance à Rome, écrivait récemment aux chefs de la démocratie chrétienne cette parole qui, dans sa pensée, s'appliquait pareillement à tout fidèle de l'Église : « Votre devoir est de servir l'Église, et non de vous en servir ». Ainsi donc parle aujourd'hui le disciple. Mais comment parlait le Maître ? « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir » (Matth. XX, 28), disait-il.

Nous avons donc ici la plus étrange méconnaissance et déformation de l'enseignement du Maître que l'on puisse imaginer. Sans doute le Cardinal a-t-il raison quand il enjoint aux fidèles de ne pas se servir de l'Église pour réaliser des buts politiques ou assouvir des ambitions personnelles : mais il trahit la pensée de son Maître quand il entend asservir la conscience intérieure de l'homme aux directives impératives de l'Église. C'est donc ce caractère divin accordé à une Église, composée d'hommes faillibles, qui engendra l'orgueil et la domination autoritaire des clergés sur les âmes et consciences des fidèles. Cet orgueil collectif des clergés n'est nullement incompatible avec une grande humilité personnelle de leurs membres pris individuellement. Mais quel est le prêtre, fut-il le desservant d'une modeste chapelle, qui ne participe peu ou prou à cet immense orgueil collectif d'appartenir à l'Église enseignante et qui n'en ressent au fond du cœur quelque secrète suffisance ? Quoiqu'il en soit, c'est en raison de ce caractère infailible et divin attribué à l'Église que ses décisions, ses activités persécutrices et guerrières même, furent, je l'ai dit, docilement suivies et approuvées par les fidèles. Qui donc eût osé s'insurger contre sa puissance et son autorité ? Au Dieu qui se manifeste dans la Nature et dans la conscience de l'homme fut donc opposé le Dieu qui se manifestait dans l'Église. Et celui qui prétendait y résister fut taxé d'orgueilleux et de révolté contre Dieu. On confondit délibérément l'humilité du cœur qui est une vertu avec la servilité de la pensée qui est indigne de l'homme. Au nom de l'une, on exigea l'autre. Une fausse conception de l'humilité engendra une fausse vertu. La conscience publique en fut oblitérée, souvent annihilée. Tout ce qu'ordonnait l'Église fut le bien. N'était-elle pas inspirée sans cesse du St-Esprit, selon la promesse de Jésus-Christ ? L'asservissement des consciences étant ainsi assuré, les pires crimes contre l'humanité purent être perpétrés, sans amener de

réaction dans l'âme des fidèles. Une réaction n'eût pu être que l'œuvre du démon ! Puisque l'Église était seule dépositaire de la Vérité, seule médiatrice et dispensatrice de la Grâce divine en l'homme, le Chrétien se mit à l'abri des reproches de sa propre conscience en se réfugiant dans les églises, dans ces temples de pierre qui furent multipliés dans la Chrétienté tout entière, en dépit des avertissement répétés par deux fois dans les Écritures que « Dieu habite pas dans les temples créés de la main des hommes ». La conscience chrétienne s'y garda donc de toute inquiétude en se couvrant derrière le formalisme extérieur des pratiques culturelles et des rites sacramentels, lesquels, déclarait l'Église, assurent le salut de l'homme. Mais cette séculaire prétention de l'Église à être l'exclusive et nécessaire médiatrice entre Dieu et l'âme humaine est de nos jours controuvées par l'expérience du mysticisme universel. La sainteté et les illuminations divines en effet ne sont pas l'apanage exclusif des mystiques chrétiens, mais se retrouvent à toutes les époques et sous tous les climats religieux. Certes, l'Église en nie alors la valeur. Elle conteste que Dieu agisse ou se manifeste directement dans la conscience de l'homme non rédimé par la grâce du baptême. Elle s'est d'ailleurs toujours méfiée des mystiques, même de ceux de son propre bord. Jeanne d'Arc fut brûlée vive comme hérétique et relapse, avant d'être canonisée. Ste-Thérèse fut suspectée de panthéisme. Les écrits d'Eckhart, de Tauler, de Ruysbroeck, de Suzo, furent condamnés. Vers l'an 1576, le Général des Jésuites édicta ce mandement : « Certains livres spirituels, tels que ceux de Tauler, Ruysbroeck, Suzo et autres de la même catégorie, ne concordant pas avec notre manière de voir, il est interdit aux personnes professant notre foi de les lire. Nos collègues ne conserveront que les livres jugés orthodoxes par le Père Provincial.

Le Pape Sixte V confirma ultérieurement cette condamnation en interdisant aux fidèles la lecture des sermons de Tauler. Sans doute le mysticisme n'est-il pas sans dangers et ceux-ci expliquent partiellement la méfiance de l'Église à son égard. Le livre dont nous avons extrait le texte qui précède, nous expose avec clarté à la fois les écueils et la grandeur du mysticisme : « Le mystique qui s'abandonne à un Dieu créé par l'imagination est fatalement amené aux pratiques de la théurgie, et s'il s'absorbe en un Dieu qui est une abstraction métaphysique, c'est dans le néant de l'indéfini qu'il s'abîme, mais s'il cherche à s'unir au Dieu révélé par la conscience, son mysticisme prend un tout autre caractère : les facultés propres de l'âme ne sont pas annulées, elles sont au contraire reportées à leur plus haute puissance ». De tout temps, les conditions requises pour atteindre Dieu furent en effet l'humilité et l'amour, la purification du cœur et de l'esprit.

Je voudrais résumer et conclure ce chapitre.

J'ai démontré par des textes formels cette situation, invraisemblablement paradoxale, l'Église de Rome vivant dans l'inconscience totale de sa double hérésie :

1° d'avoir identifié Jésus qui se disait « fils de Dieu » avec Dieu le Fils, deuxième Personne de la Ste-Trinité, alors que le maître de l'Évangile se défend sans cesse d'être Dieu. Aux termes déjà cités, j'ajouterai encore ceux-ci : « Vous cherchez à me tuer, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai apprise de Dieu » (Jean VIII, 40). Si Jésus est Dieu au

sens de l'orthodoxie, il doit connaître la vérité par lui-même ; non, il l'a apprise de Dieu. « Nul n'a jamais vu Dieu », dit encore Jean I, 18 ;

2° d'avoir déifié l'Église, en invoquant sa pérennité à travers les siècles comme l'accomplissement miraculeux des promesses de son fondateur. Mais, nous l'avons dit, la durée d'une religion est fonction naturelle de son dynamisme intérieur, celui-ci résultant à la fois de l'élévation spirituelle de l'enseignement donné par son fondateur et de l'ardeur des sentiments et des croyances, éveillés dans les âmes par cet enseignement même. C'est pure crédulité que de croire à un miracle permanent.

Sans doute, l'argument ici invoqué soulèvera un tollé général ! S'appuyer sur les paroles du Christ dans les Évangiles pour rejeter la doctrine de l'Église, la doctrine traditionnelle de la lettre, ne peut que révolter, scandaliser, les âmes catholiques. Qui êtes-vous, dira-t-on, pour vous élever contre le magistère de Rome, seule autorisée pour interpréter les textes sacrés ? Rien, répondrai-je : moins que rien. Aussi, la thèse n'est-elle pas de moi, mais la tradition ésotérique immémoriale de l'Esprit. Aujourd'hui, signe des temps, des troubles angoissants agitent les membres les plus savants du Haut-clergé. Le souci de concilier la science et la foi les mettent souvent en difficulté avec l'autorité. Le cas récent du Père Teilhard de Chardin fut le plus spectaculaire. Parfois encore les théories audacieuses s'étendirent au terrain dogmatique lui-même. Je n'en veux d'autre preuve que ce texte assez ancien déjà et qui se rapportait précisément à la divinité du Christ. Le texte émane d'un savant théologien, le Père Déodat Marie, franciscain. Il est donné comme l'expression même de la doctrine orthodoxe – ce dont on peut tout de même douter – et si je le cite, c'est qu'il me paraît voisiner avec la thèse ésotérique que je défends.

Dans une réfutation de l'ex-abbé Loizy, notre théologien s'exprimait ainsi : « Avant de démontrer cette proposition que Jésus-Christ est Dieu, l'école sait la couper en deux. Qu'entendez-vous par Jésus-Christ ? Et qu'entendez-vous par Dieu ? Ni vous, ni M. Loizy, ni, je le crains, beaucoup parmi vos réfuteurs, ne vous êtes avisés de chercher si être Dieu comporte deux sens divers ou n'a qu'une signification franchement unique. Et vous vous êtes battus, vos réfuteurs et vous, comme si « être Dieu » n'avait pas deux sens mais un seul. Il a paru, tant la clarté des mots vous a tristement éblouis, paru à vous et à vos réfuteurs, qu'être Dieu c'est être la Divinité. Or qui est la Divinité est l'éternité; qui est l'éternité, est l'immensité.

Et sous le mot Jésus-Christ, vous avez vu l'homme, fils de Marie. Vos réfuteurs ont vu le Verbe. Et vous avez conclu, vous : l'homme, fils de Marie n'est pas l'immensité, n'est pas l'immortalité, n'est pas l'éternité, donc, il n'est pas la Divinité, donc il n'est pas Dieu. Et vos réfuteurs ont dit (du moins je le suppose, car, du sens donné par eux, ils le devaient) : Jésus-Christ est la divinité. Ardents à se dire de l'école, sans en avoir peut-être franchi le seuil, vos réfuteurs ne vous ont pas appris qu'être Dieu signifie de seconde manière, avoir la divinité. Et qui a la divinité a l'éternité, a l'immensité, a l'immuabilité. Dieu seul est la divinité, ni Lui, ni personne hormis Dieu, n'est l'immensité, n'est l'immortalité. Mais l'homme, né de Marie, n'est pas la divinité. Il ne l'est pas, il l'a. Il l'a et il est

Dieu. Le Verbe n'est pas l'humanité, il l'a. Et le Verbe est un homme. Et cet homme, né de la Vierge Marie, a la Divinité du chef de son rapport transcendant avec le Verbe. Et le théologien conclut : « Mille autres Christs pourraient avoir la Divinité et être Dieu comme Jésus-Christ, alors que seul Dieu est Dieu comme il est Dieu. N'en déplaise pourtant au Père Déodat Marie, c'est un bien autre langage que nous fait entendre le « Credo » lorsqu'il nomme la personne de Jésus « unum dominum filium Dei, consubstantialem Patri ». Si cela est vrai du Verbe, ce ne peut être vrai de la personne de Jésus. Si le Verbe est Personne divine, alors l'hérétique Nestorius avait raison de distinguer entre la personne de Jésus et la Personne du Verbe. Les théologiens ont donc eu tort de déifier la personne de Jésus, c'est-à-dire son moi humain, au lieu de réserver leur culte à l'Étincelle du Verbe, immanente en lui, latente et potentielle en tout homme. » Je conclurai donc en répétant ce que j'ai écrit précédemment : le Christ fut réellement le « frère aîné » des hommes, le prototype historique, pour nous Occidentaux, d'un état divin auquel tout homme est appelé, l'état de l'Homme-Christ ou l'Homme-Dieu, parce que la divine étincelle de l'Esprit est le tréfonds de tout homme. Et cela seul peut et doit nous empêcher de désespérer de l'humanité et nous faire conserver intacte notre foi en l'avenir humain.

Voilà donc aussi pourquoi j'ai adhéré à la thèse de l'unité ésotérique des religions. À cette thèse même, Jean Guilton m'oppose que « de toutes les religions connues », le Christianisme est celle « qui a été la plus représentative des plus hautes aspirations de l'homme », et que l'influence de Jésus dans l'Histoire est un fait unique, sans précédent, sans équivalent. Mais, même en admettant le bien-fondé de ces affirmations – contestables d'ailleurs pour l'Asie, je l'ai dit – elles ne font que confirmer ma thèse, parce que la marche de l'humanité, nous enseigne-t-on, est une marche ascendante, en spirale, et qu'il est donc naturel qu'au cours du temps le progrès spirituel et moral des hommes se traduise par des manifestations progressives aussi du divin dans l'humanité, celles-ci s'exprimant périodiquement et à de longs intervalles par des doctrines toujours plus élevées, plus exaltantes, et par des Êtres plus parfaits. Tel est le vrai lien de Jésus avec le passé, avec l'avenir. « Que votre règne arrive sur la terre comme au ciel », est-il dit dans le « Pater ».

Il est de fait que depuis 2.000 ans le Christianisme ecclésiastique n'a pu amener l'avènement de ce règne de Dieu sur la terre. On pourrait en incriminer les erreurs d'enseignement – et même parler de trahison, si la bonne foi des responsables pouvait être ici suspectée, ce qui assurément n'est pas. Il demeure néanmoins que cet avènement du règne de Dieu reste situé dans l'avenir. Peut-être une dispensation nouvelle de la Vérité peut-elle être attendue qui fera triompher l'Esprit de l'enseignement sur son littéralisme étouffant, lequel a toujours prévalu jusqu'à nos jours, comme nous le montre l'examen sommaire de quelques dogmes que je vais m'efforcer maintenant de survoler objectivement et sans préjugés.

CHAPITRE III

Le Jésus historique et son enseignement ésotérique

Dogmes chrétiens – Ombres et lumière

Parmi les arguments invoqués en faveur de la divinité de la personne humaine de Jésus, telle que la conçoit l'orthodoxie, deux faits sont principalement allégués à titre de preuves décisives de cette divinité : ce sont la résurrection du tombeau et l'épisode de la dernière Cène, avec les paroles sacramentelles de la consécration eucharistique. Ces faits sont considérés comme inattaquables, en raison des témoignages sur lesquels ils s'appuient. Et quand je dis qu'ils sont inattaquables aux yeux du croyant, j'entends non seulement leur matérialité mais aussi bien l'interprétation qui leur fut donnée par la tradition officielle de l'Église, car pour le croyant les deux choses sont inséparables.

Toutefois, avant d'en arriver à l'examen de ces dogmes, il me faut revenir au reproche, que j'ai fait au croyant, c'est de fonder sa foi sur des données invérifiables et à partir de postulats dont la critique conteste précisément le bien-fondé, non pas qu'elle rejette celui-ci, mais elle l'accepte avec les réserves formelles qui s'imposent. Ces postulats sont la rigueur historique des faits tels qu'ils sont rapportés, l'authenticité et l'intégrité absolues des textes et aussi l'immutabilité de la doctrine interprétative de l'Église, depuis les origines, immutabilité que la critique conteste, affirmant au contraire que la doctrine a évolué au cours des siècles. L'Église nie énergiquement cette évolution. Sa doctrine, dit-elle, a seule-ment été explicitée progressivement dans le temps, c'est-à-dire que la proclamation des dogmes ne fut jamais que le développement graduel de leur contenu interne. C'est manifestement jouer sur les mots et, de plus, inexact, affirme la critique. C'est l'encyclique « Pascendi », de Pie X, parue en 1905, qui a condamné comme étant une des trois erreurs du Modernisme, la doctrine de l'évolution appliquée à l'enseignement même de l'Église. Cette condamnation n'était qu'une conséquence logique d'un autre grand événement ecclésiastique, de valeur contestable, la proclamation solennelle comme dogme de foi de l'infailibilité pontificale, au concile du Vatican (1870), en dépit de l'opposition savante d'une minorité comprenant les plus éminentes personnalités, parmi lesquelles on peut citer Mgr. Darbois, archevêque de Paris, Mgr. Dupanloup, évêque d'Orléans, et d'autres aussi notoires.

La croyance traditionnelle antérieure avait toujours été, en effet, que ce privilège de l'infailibilité appartenait aux conciles œcuméniques présidés par les Papes. Reporter cette infailibilité sur la seule personne du pontife romain, parlant « ex cathedra », représentait donc bien un changement, une évolution de la doctrine, et non un simple développement de son contenu interne. Prétendre d'ailleurs que l'enseignement de l'Église n'a pas évolué depuis les origines est une thèse controuvée par les travaux de la critique historique. J'ai souligné quels furent les trois états successifs de la conscience chrétienne dans les communautés primitives concernant la divinité de la personne de Jésus ; et principa-

lement l'influence qu'exerça sur cette évolution la doctrine Paulinienne du Verbe incarné en Jésus. Les historiens sont d'accord pour reconnaître cet état mouvant de la croyance au cours des deux premiers siècles. E. Buonaiuti, professeur ecclésiastique de l'histoire du Christianisme à l'Université royale de Rome – il fut d'ailleurs condamné pour modernisme – a souligné les luttes qui opposèrent les Chrétiens hellénisants et le groupe des Chrétiens d'Afrique parlant latin. De même que les premiers avaient triomphé, au premier siècle, des Judéo-Chrétiens, de même ils succombèrent à leur tour contre les groupes latins d'Afrique et de Rome, grâce surtout à l'accession au siège de Rome, en 189, d'un membre de ce dernier groupe, le Pape Victor. Dans une étude sur la vie et les écrits de St-Hippolyte, Arbrogio Donini nous montre que ce saint, le dernier des Pères de l'Église de Rome parlant grec, fut considéré par un groupe important comme évêque de Rome contre l'évêque latin, le Pape Calliste. Hippolyte considérait ce dernier comme représentant d'une secte dont il condamna les doctrines dans sa « *Réfutation de toutes les hérésies* », écrite entre 220 et 230. L'Église passa habilement sur le différend, en canonisant ultérieurement les deux adversaires.

St-Paul, nous l'avons vu, avait proclamé « la liberté dans le Christ », en vertu du principe que « l'Esprit souffle où il veut ». Nul n'eût donc songé à l'origine à opposer, à substituer, à cette liberté intérieure de l'Esprit, qui fait la foi vivante, la foi agissante, une foi morte, une foi imposée par le pouvoir dictatorial de l'Église sur les consciences. Et il semble bien que, durant deux siècles environ, on ait compris de cette manière la liberté de la croyance et que l'on ait mis en pratique, au sujet de cette liberté reconnue, les recommandations de l'Apôtre. L'efficacité morale de la doctrine et l'union des cœurs apparaissaient à tous comme une chose plus importante que le travail de la réflexion philosophique sur des questions d'interprétation ou de compréhension ressortissant à la conviction ou à l'inspiration intime de chacun. Néanmoins les discussions se poursuivant et s'envenimant sous ce régime de liberté, les doctrines évoluent et l'Église ne tarde pas à s'en effrayer. Écoutons ici les historiens. Parlant de l'Église, au début du III^e siècle, Victor Duruy, l'éminent auteur de *l'Histoire des Romains*, écrit : « La primitive Église, celle de l'âge apostolique, s'était transformée. Tout ce qu'elle avait eu de libre et de spontané, ou de vague et de flottant, doctrine, hiérarchie, discipline, se précisait et s'ordonnait pour une action puissante. Les catholiques refusent de reconnaître cette évolution progressive et les protestants la condamnent : c'est par là cependant que l'Église a duré. »

Et l'éminent historien précise l'atmosphère passionnée au sein de laquelle s'est élevé le vaste édifice ecclésiastique sur la base fondamentale de la tradition évangélique.

« C'est ainsi, petit à petit et progressivement », écrit-il, « que s'est formé le grand poème de la religion chrétienne, mais le poète nouveau qui développait la pensée primitive, était l'Église, ou plutôt ces communautés ardentes, ces assemblées nocturnes, dont les besoins religieux croissaient avec la contagion de la foi. Les ignorants entraînaient les docteurs, et ceux-ci puisant à pleines mains dans le triple trésor de la poésie biblique, de la philosophie grecque et de l'Évangile, multipliaient les dogmes, enrichissaient le culte et

changeaient tout en croyant ne rien changer ». Dans son livre sur *Clément d'Alexandrie*, Eugène de Faye écrit à son tour : « Rien de plus complexe que le monde chrétien à la fin du IIe siècle. En vain y chercherait-on l'unité. La diversité des doctrines, la variété des formes ecclésiastiques, voilà ce qui frappe. On aurait sûrement tort de se figurer qu'il existait alors un type unique de Christianisme : tous les faits contredisent une pareille supposition. »

Certes, il n'est pas facile, en dehors des traces qui en subsistent dans certains textes, de faire un départ exact entre la croyance primitive et cette majoration qu'ont apportée, dans l'atmosphère religieuse des deux premiers siècles, l'exaltation religieuse et la dévotion populaire, opérant conjointement avec l'auto-suggestion collective, pour magnifier et déifier la personne humaine de Jésus. Un interlocuteur ecclésiastique indigné m'oppose « que le Christianisme, dans cette hypothèse, serait basé sur une imposture : ce que Dieu n'aurait pas permis, dit-il, et que contredit d'ailleurs deux mille ans d'action bienfaisante et civilisatrice de l'Église. Ce seul fait, conclut-il, doit faire rejeter la supposition qu'elle ne reposerait pas sur la vérité immuable ». Je lui réponds en lui demandant s'il croit que Dieu fait des miracles pour corriger les erreurs des hommes, que Dieu respecte la liberté humaine et que les deux mille ans d'action bienfaisante de l'Église dans le monde sont dus aux mérites incomparables de ses saints, aux vertus et à la foi sincère de ses fidèles, et non aux erreurs toujours possibles de la pensée, ni surtout à l'infailibilité présumée de ses docteurs.

Ces préliminaires étaient nécessaires, car il importait de souligner le caractère essentiellement évolutif de la formation de l'enseignement doctrinal de l'Église, avant d'aborder l'examen des faits sur lesquels s'est appuyée la formulation de ses principaux dogmes.

A. - LA RESURRECTION DU CHRIST

Le dogme de la résurrection du Christ est le plus important de la religion chrétienne, car il est le couronnement du mythe biblique, de ce cycle judéo-chrétien, inauguré au Paradis terrestre par la Chute originelle suivie de la promesse d'un Rédempteur, réalisée et clôturée ensuite en Judée par l'avènement de ce Rédempteur, sa mort sur la croix du Calvaire, suivie de sa Résurrection glorieuse. Le fait de la résurrection conditionne donc toute la foi chrétienne. « Si Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine », proclame St-Paul. Mais comment l'apôtre lui-même entend-il cette résurrection ? C'est là une toute autre question, que j'examinerai ultérieurement.

Les faits sur lesquels est basée la foi en la résurrection sont de deux natures différentes.

- 1° La découverte du tombeau vide;
- 2° Les apparitions du Christ vivant, après sa mort sur la croix.

Ces deux faits s'appuient sur de nombreux témoignages. Seulement, nous le verrons, il y a moins accord que désaccord entre les témoins. Toutefois une question préalable se pose ici. Jésus est-il un personnage historique ? A-t-il réellement existé ? Il est évident que s'il n'a pas existé, s'il ne fut qu'un personnage mythique, la question de la résurrection ne se pose pas historiquement non plus ! Constatons tout d'abord qu'aujourd'hui, contrairement au siècle dernier, la plupart des critiques rationalistes (Loizy et Guignebert en France) admettent l'existence historique de Jésus. Pourtant il demeure qu'en dehors des Écritures Chrétiennes, il n'existe, pour l'affirmer, aucun autre témoignage. Les historiens juifs contemporains, ces minutieux analystes de l'Histoire juive au Ier siècle, n'en parlent pas. Pour Philon, qui vivait vers l'an 20, le silence est explicable, la vie publique de Jésus n'ayant duré que trois ans et s'étant déroulée aux alentours de l'an 30. Pour Juste de Tibériode, ses écrits sont aujourd'hui perdus, mais nous savons par l'hérésiarque Photius qu'il ne parlait pas de Jésus. Pour l'historien Josèphe, le silence est plus étrange. On sait que le court passage où il est question de Jésus est manifestement une interpolation reconnue même par les critiques et historiens chrétiens. Quant aux allusions que l'on trouve chez les écrivains latins, ce ne sont là que les échos tardifs des rumeurs palestiniennes déjà répandues et qui ne prouvent rien quant à la nature et à l'origine historique de la croyance.

Revenons aux écrivains juifs, historiens du premier siècle de notre ère. Leur silence pourrait évidemment s'expliquer dans l'hypothèse où Jésus aurait vécu et serait mort antérieurement à l'ère chrétienne, c'est-à-dire à une époque antérieure à celle où les Évangiles situent cette existence. Or, à ce point de vue, il existe un témoignage ancien, dont nul n'a jamais voulu tenir compte : c'est la tradition juive au sujet de Jésus, et cela en raison de la haine violente que les Juifs éprouvaient pour le Maître chrétien et des calomnies odieuses, lancées contre sa famille. Cette tradition se retrouve exprimée dans certains écrits et pamphlets talmudiques. Critiques et historiens modernes dénie toute valeur à ces écrits, non seulement en raison de leurs préventions haineuses, mais encore parce que de rédaction tardive (IIe siècle). Mais c'est méconnaître le fait que ces récits se réfèrent certainement à des souvenirs anciens que les générations, conformément aux coutumes orientales, se transmettaient fidèlement de bouche en bouche. Ce qu'il y a d'intéressant, de notre point de vue, à retenir de ces traditions orales, c'est qu'elles ne méconnaissent aucunement l'existence historique de Jésus. Lorsque le rabbin Tryphon, un contemporain de ces écrits talmudiques, reproche aux Chrétiens de s'être façonné un messie imaginaire, il n'entend nullement contester l'existence historique de Jésus, mais seulement son existence sous Hérode, c'est-à-dire l'historicité de la biographie évangélique. En jetant un total discrédit sur les vieilles traditions talmudiques concernant Jésus, n'a-t-on donc pas agi dans une mesure excessive et méconnu délibérément une source d'information, laquelle en dépit de ses lacunes et des graves reproches que l'on doit lui faire, n'en présentait pas moins un intérêt non négligeable du point de vue historique ? En conséquence, même en repoussant avec mépris les calomnies odieuses, dont font état les ennemis du Christianisme, tel le philosophe Celse par exemple, on ne voit pas pourquoi les écrits de cette époque, et Celse lui-même qui s'en inspire, devraient

être suspects à tous autres égards et pourquoi il faudrait a priori déclarer dénuées de toute valeur les allégations de caractère historique qu'ils nous apportent. Quel intérêt pouvaient avoir les milieux juifs à inventer de toutes pièces un Jésus purement imaginaire et à antidater d'un siècle son existence réelle ? – « Pour ébranler la foi en le Jésus de l'Évangile », dira-t-on ! – Piètre idée, répétons-le, que de vouloir détruire un prétendu roman, en en inventant un autre ! Combien il eut été plus facile, de leur part, de nier tout simplement toute existence historique de Jésus, comme le firent des critiques modernes. Mais non : les écrits talmudiques ne font rien de pareil. Ils ne contestent nullement l'existence historique du personnage, mais se bornent à opposer leurs souvenirs, leurs propres traditions, au récit des Évangiles. Antidater d'un siècle l'existence historique de Jésus apparaît donc comme une hypothèse pour le moins intéressante à suivre en présence du silence étonnant qu'observent à l'égard de Jésus les historiens de l'histoire juive du premier siècle, et les objections que l'on peut soulever contre elle ne sont pas insurmontables, nous le verrons.

Que disent donc ces traditions juives au sujet du Jésus historique ? Elles le font naître sous Alexandre Jeannée, qui fut roi des juifs de 104 à 78 avant Jésus-Christ. Les écrits talmudiques relatent donc, dans un style le plus souvent allégorique ou imagé, que sous le coup des persécutions édictées par ce prince contre les initiés à l'école des Prophètes, Jésus accompagné de son maître Ben Perachiah dut fuir en Égypte et se réfugia à Alexandrie, où il séjourna – origine vraisemblable de la légende de la fuite en Égypte devant les persécutions d'Hérode et du Massacre des Innocents, épisode qui n'est confirmé par aucun historien juif de ce temps. À Alexandrie, Jésus s'initia à la Sagesse de la Grande Égypte, nous disent les textes, et le philosophe Celse, d'accord avec ces traditions juives, précise qu'il y étudia « les sciences magiques » de ce pays. C'est à cette occasion, relate aussi le Talmud, qu'il se brouilla avec son maître juif, qui lui reprochait avec indignation d'admirer la sagesse de cette Égypte, terre de servitude et d'exil pour les enfants d'Israël. Et on nous rapporte, à ce propos, la belle réponse qu'il fit à son maître, réponse qui mériterait de figurer parmi les plus belles paroles que lui prêtent les Évangiles : « Il n'y a pas de servitude pour les enfants de Dieu et la terre qui les porte est toujours la terre d'Israël ». Dès l'abord donc, l'universalisme de Jésus s'oppose ainsi au particularisme sectaire de sa patrie d'origine. Une confirmation indirecte de ce séjour en Égypte ressort des épîtres de St-Paul (et des Évangiles eux-mêmes qui en procèdent) qui sont comme un parfait décalque des enseignements de l'école juive d'Alexandrie.

Les écrits talmudiques nous racontent ensuite que, revenu au pays, il fut mis en jugement, flagellé comme séditieux, lapidé comme blasphémateur à Lud ou Lydda, finalement crucifié sur une croix en forme de fourche, où il expira à la veille de Pâques de l'an 66 avant notre ère. Puis que des disciples riches enlevèrent le corps, le déposèrent ostensiblement dans un sépulcre, puis revinrent la nuit pour le reprendre et le faire disparaître dans les eaux d'un torrent et annoncer ensuite sa résurrection.

Évidemment le côté tendancieux de la relation perce ici clairement, mais la question est

de savoir si derrière cette malveillance même ne subsisterait pas quelque vérité, notamment que les disciples enlevèrent le corps, non pas pour annoncer la résurrection de leur maître, mais pour le préserver de toute profanation par les autorités juives, désireuses de soustraire ce corps à la dévotion des fidèles !

Mais d'où vint alors la croyance à la résurrection, dira-t-on ? Elle fut consécutive aux phénomènes des apparitions qui survinrent ultérieurement. Mais n'anticipons pas.

Je dois faire remarquer ici combien la thèse talmudique peut paraître confirmée par la découverte des manuscrits de la mer morte. On sait depuis longtemps les rapports étroits existant entre l'essénisme et le Christianisme primitif, rapports si étroits que le problème de Jésus essénien, ou réformateur de l'essénisme, s'est souvent posé, et qu'on s'est demandé aussi si la brusque disparition de l'essénisme ne résulte pas tout simplement du fait qu'il s'est fondu finalement dans la religion nouvelle. Quoiqu'il en soit, chose curieuse, les manuscrits de la mer morte nous parlent d'un grand réformateur de la secte, personnalité qui demeure enveloppée de mystère, vénérée sous le nom de « Maître de justice », de grand justicier à venir, qui fut immolé par le « Prêtre impie ». On semble ne pas oser le nommer par son vrai nom par crainte ou révérence. Et ce qui nous paraît le plus intéressant, c'est que ce personnage si mystérieux vécut précisément au temps où le Talmud situe l'existence historique de Jésus, et qu'il nous est présenté, tout comme le Jésus du Talmud et le Jésus de l'Évangile, comme une victime du haut clergé de l'époque. Le Professeur Dupont-Sommer, dans les conclusions de ses « *Aperçus préliminaires sur les Manuscrits de la Mer Morte* » (A. Maisonneuve), souligne ce parallélisme étrange entre les deux personnages : « Tout dans la nouvelle alliance, écrit-il, annonce et prépare la voie à la nouvelle alliance chrétienne. Le Maître galiléen, tel qu'il se présente à nous dans les Écrits du Nouveau Testament, apparaît à beaucoup de points de vue comme une étonnante réincarnation du Maître de Justice. Comme ce dernier, il a prêché la pénitence, la pauvreté, l'humilité, l'amour du prochain, la chasteté. Comme lui, il a prescrit l'observance de la Loi de Moïse, toute la Loi ; mais la Loi accomplie et rendue parfaite par ses propres révélations. Comme lui, il est l'Élu et le Messie de Dieu ; comme lui il fut l'objet de l'hostilité des prêtres et du parti des Sadducéens ; comme lui, il fut condamné et supplicié. Comme lui, à la fin des temps, il sera le juge suprême ; comme lui, il a fondé une Église dont les adhérents attendaient avec ferveur son retour. Dans l'Église chrétienne, tout comme dans l'Église essénienne, le Rite essentiel est le Repas sacré ; les ministres sont des prêtres. Ici et là, à la tête de la communauté, il y a le surveillant ou évêque et l'idéal est essentiellement celui de l'unité, communion dans l'amour, allant jusqu'au partage de la propriété mise en commun – et je ne fais qu'effleurer le sujet : toute cette similitude constitue un ensemble impressionnant. »

Les différences que l'on constate entre l'Essénisme, d'une part, la nouvelle alliance et l'Église chrétienne, de l'autre, s'expliquent si c'est le même personnage qui fut le réformateur de la secte juive. C'est ainsi que le pacifisme, la non-violence à la Gandhi des Esséniens, est répudiée par la nouvelle alliance comme en témoigne le livre « *Guerre des*

filis de la Lumière contre les fils des Ténèbres ». De même, elle est répudiée par le héros de l'Évangile : « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre, je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive (Math. X, 34). Je suis venu pour jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il brûle (Luc XII, 49). Maintenant que celui qui a un sac et une bourse les prenne et que celui qui n'a pas de glaive, vende sa robe pour en acheter un (id. XXII, 36).

Rien ici donc d'un pacifisme de lâcheté, car Jésus énonce aussi la loi (Karma) : « Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. La violence engendre la violence. » Il semble que l'on puisse appliquer à Jésus la pensée de Machiavel : « Il faut blâmer celui qui est violent pour détruire, non celui qui est énergique pour affermir un État » – à condition que cet État soit au service de l'ordre et de la justice pour tous, doit-on ajouter.

Quoiqu'il en soit, le professeur Dupont-Sommer, qui souligne ces analogies curieuses entre le Maître de Justice et le héros chrétien, ne croit pas pouvoir les identifier, vraisemblablement parce qu'il admet la naissance de ce dernier sous Hérode. Mais la question apparaît tout autre, si on peut les rapprocher dans le temps et si, grâce aux traditions juives, on peut réunir les trois personnages en un seul. Mais laissons la question en suspens pour en revenir aux Évangiles.

J'ai dit que la foi en la résurrection s'appuyait sur deux ordres de faits, la découverte du tombeau vide et les apparitions de Jésus vivant, après sa mort. Selon les Évangiles, ces deux faits sont concomitants, ou à peu près, dans le temps. Mais quant aux circonstances, aux témoins des apparitions, aux apparitions elles-mêmes, aux endroits où elles se produisirent, les divergences et contradictions sont nombreuses et importantes. St-Luc et St-Jean les situent à Jérusalem, St-Mathieu en Galilée. D'après Matthieu et Marc, un ange apparaît aux saintes femmes venues au tombeau ; d'après Luc, ce sont deux anges qui apparaissent, et d'après Jean, deux anges également mais à Marie-Madeleine qui est venue seule. Il est à remarquer que quand Jésus ressuscité apparaît aux témoins, ceux-ci ont quelque peine à le reconnaître. Jean Guitton écrit lui-même : « Pierre ne reconnaissait pas son Seigneur, bien qu'il ait vécu dans sa familiarité. Marie-Madeleine prenait Jésus pour un jardinier. D'autres pensaient que c'était un fantôme. Pour les disciples d'Emmaüs aussi la reconnaissance est tardive : elle ne se fait qu'à la suite d'une illumination intérieure. Bref, conclut Guitton, à lire les Évangiles, la vision de Jésus ressuscité n'apparaît pas comme un événement, contraignant évidemment comme un fait physique. » Mais un désaccord bien plus étrange nous apparaîtra ici, avec St-Paul, dont les épîtres demeurent notre plus ancien témoignage scripturaire. St-Paul (I Cor. XV, 3-8) note l'ordre suivant lequel les apparitions de Jésus se produisirent: d'abord à Kefa Petros (Pierre), dit-il, puis deux fois aux douze (et c'est peut-être cette apparition aux douze qui fut, nous le verrons, le signe de leur élection comme apôtres), puis à plus de cinq cents frères à la fois, puis à Jacob (de ces deux dernières apparitions les Évangiles ne disent rien), puis enfin à lui-même. Et c'est tout. N'est-il pas bien étrange que l'apôtre ne mentionne aucune des autres apparitions, signalées plus tard dans les Évangiles, ni les premières, celles à

Marie-Madeleine (Marc XVI, 9, Jean XX, 14-18) et aux saintes femmes (Matthieu XXVIII, 9-10), ni celles qui survinrent ultérieurement aux disciples réunis sur les bords du lac de Tiberiade (Jean XXI), et aux deux disciples d'Emmaüs (Luc XXIV) ? Les mêmes désaccords entre les témoignages se remarquent d'ailleurs pour l'ascension du Christ : d'après Marc et Luc, elle survint le jour même de la résurrection ; à Jérusalem dit Marc, à Bethanie affirme Luc, tandis que d'après les « Actes », elle ne se produisit que quarante jours après la résurrection. Ces divergences sont d'autant plus inexplicables et regrettables, que c'est au fait réel des apparitions de Jésus après sa mort que se rattache surtout la foi en la résurrection, ces apparitions, nous étant données comme preuve directe d'un ordre d'existence supérieure à notre existence sur le plan physique.

Nous constatons donc que le dogme chrétien de la résurrection repose sur deux faits :
– l'un d'ordre physique, la découverte du sépulcre vide, reconnu par l'unanimité des témoins ;
– l'autre, celui des apparitions, constaté par tous également, mais avec des variantes qui l'apparentent aux phénomènes d'ordre psychique. Pour être donc aussi réel que le premier, il présente un caractère plus subjectif qu'objectif, à preuve la difficulté que les témoins éprouvent à reconnaître immédiatement leur Maître.

Voyons d'ailleurs comment St-Paul lui-même considère cette résurrection du Christ.

Pour lui, ce n'est pas le corps de chair du Christ qui ressuscite, mais une forme psychique ou spirituelle qui surgit de la mort, le corps glorieux du Christ. Voilà pourquoi il dit cette parole déjà citée : « Si j'ai connu le Christ selon la chair, je ne le connais plus de cette manière ». La chair est morte, pense l'Apôtre, et c'est le Verbe vivant dans un corps glorieux qui surgit du tombeau.

Est-ce bien ainsi que l'Église a compris et défini cette résurrection du Christ ? Évidemment non. Pour elle, c'est le corps mort de Jésus qui ressuscite transfiguré, le Christ selon la chair, en d'autres termes la résurrection de la chair. Et c'est ainsi d'ailleurs qu'elle conçoit la résurrection de tous les hommes au jugement dernier. Les corps morts de tous les hommes ressusciteront transfigurés de leur tombeau. D'où le culte des morts dans les cimetières, qui n'est pas seulement dans son idée un culte du souvenir, mais un culte rendu à la dépouille mortelle des défunts, laquelle ressuscitera au dernier jour. Ceci n'est qu'une matérialisation, fruit de l'incompréhension de l'enseignement même du Maître. Jésus ne dit-il pas, en effet, aux saintes femmes venues pleurer au tombeau : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant ? » Et à quelqu'un qui lui demandait l'autorisation d'aller ensevelir son Père, avant de le suivre, ne répond-il pas : « Laisse les morts ensevelir leurs morts et toi, va annoncer le royaume de Dieu ? » (Luc IX, 59-60).

Tel fut aussi, répétons-le, la compréhension de St-Paul. Il nous dit que l'homme est mis en terre en son corps corruptible pour ressusciter incorruptible, c'est-à-dire en une forme qui

n'a plus rien de charnel. Il compare ce corps corruptible à une graine qui doit être mise en terre pour être détruite, se décomposer afin de pouvoir donner naissance ou délivrer, si l'on veut, l'être dans une forme nouvelle, incorruptible. Il semble donc bien, selon l'Apôtre, que ce n'est jamais le corps corruptible lui-même qui puisse ressusciter, mais une forme subtile qui est libérée par la mort et la destruction du corps de chair. Et ceci se concilie avec tout ce que nous apprend la sagesse antique, païenne et juive (Kabbale) sur la constitution occulte de l'homme, ainsi qu'avec le caractère psychique des apparitions de Jésus, comme nous le verrons. Nous constatons d'ailleurs que la pensée moderne rejoint et confirme les enseignements de la sagesse antique. Celle-ci, en effet, (l'Égypte, l'Inde, la Grèce) enseignait que l'homme est un composé de plusieurs principes distincts. St-Paul en désignait trois, qu'il nomme le corps, l'âme, l'Esprit. Chacun de ces principes possède un véhicule approprié de matière, respectivement grossière ou subtile. Ces derniers, échappant aux lois de la physique, survivent à la mort du corps physique. Or, la métapsychique moderne, comme l'hagiographie, confirment ces données en nous montrant que des phénomènes, tels que lévitation, bilocation, apparitions à distance, psychiques ou matérialisées, guérisons spirituelles, etc., sont autant de faits relatés dans les biographies des saints, à toutes les époques et sous tous les climats religieux, et font partout aujourd'hui l'objet d'études et de recherches psychologiques, alors que, dans le passé, ils furent toujours considérés comme de purs miracles. Ici encore l'Inde fut notre initiatrice à l'étude de ces problèmes.

De tout quoi, il résulte que l'expression liturgique « *resurrectio mortuorum* », prête à confusion. Ce qui est mort demeure bien mort, et de même que c'est le Christ vivant qui surgit du corps crucifié de Jésus, après son dernier soupir, de même c'est le Christ intérieur, vivant au plus profond de nous qui surgira de notre personnalité défunte, au jour du jugement, c'est-à-dire au jour de notre propre résurrection, au jour de notre libération finale. (Nirvana.)

Il importe de préciser encore que dans le cas de Jésus apparaissant après sa mort, à ses apôtres réunis et à l'incrédule Thomas, il s'agit bien tout d'abord d'un phénomène psychique et non physique. En effet, le Christ pénètre dans une chambre où, toutes portes fermées, sont rassemblés les apôtres ; ensuite, sur le lac de Tibériade, il marche sur les eaux, ce qui se conçoit pour une forme psychique ou spirituelle et non pour un corps physique, soumis aux lois de la pesanteur. Mais cette forme psychique, pour convaincre Thomas ou les disciples d'Emmaüs, il la matérialise graduellement, c'est-à-dire qu'il lui donne un degré de matérialité nécessaire pour être tangible et visible, c'est-à-dire perceptible à nos sens.

Bien entendu, on ne peut assimiler le cas à ces apparitions fantomales et inconscientes après la mort, dont Camille Flammarion a réuni de nombreux exemples dans un livre spécial, ni moins encore à ces fantasmagories spirites, lesquelles empruntent leur substance à celle d'un médium et qui paraissant grâce à lui, exhaler un restant de vitalité suspecte, ne sont en réalité que des « coques » vitalisées, reflétant inconsciemment les

restes, les « débris psychiques », d'une personnalité éteinte.

Non, dans le fait historique des apparitions de Jésus après sa mort, nous rencontrons au contraire quelque chose d'exceptionnel, la projection matérialisée, consciente et volontaire, d'un Être spirituel, victorieux de la mort, projection effectuée par lui dans le but bien défini de rassembler ses fidèles dispersés et démoralisés, pour dispenser par leur intermédiaire le message qu'il destinait au monde et que sa mort prématurée avait tragiquement interrompu. Et je ne puis assez insister sur ce point. Rien ne rappelle donc ici cette sombre nécromancie qui, sous l'effet de la magie noire, fait briller un instant dans la lumière magnétique des ombres suspectes ou quelque résidu psychique de défunts, venant, les uns pour débiter un oracle obscur, les autres pour exprimer un désir inassouvi ou quelque sottise banalité. Non, les apparitions de Jésus furent la magie blanche d'un Maître vivant de la vie et de la mort, apparaissant en pleine lumière pour apporter au monde son enseignement positif et libérateur. Et c'est ainsi que la foi en la résurrection fut désormais rattachée aux preuves directes qui furent données d'un ordre d'existence supérieure à l'existence physique. Pour représenter donc un phénomène d'un ordre transcendantal, les apparitions de Jésus n'en furent pas moins un fait réel, un fait historique.

Mais ce fait, quand, à quelle époque, peut-on le situer ?

Les apparitions survinrent certainement aux alentours de l'an 20 ou 30 de notre ère, ou quelques années plus tard, puisque St-Paul connut personnellement à Jérusalem les Apôtres qui en furent les témoins. Mais, dira-t-on, « ceci ne prouve-t-il pas aussi l'historicité de la chronologie évangélique qui fait ressusciter Jésus trois jours après sa mort ? Et cela ne contredit-il pas du même coup la thèse talmudique qui met au contraire un grand intervalle de temps entre le Jésus réel qui aurait vécu au siècle avant notre ère, et ses apparitions posthumes que nous considérons comme survenues seulement vers l'an 30 de notre ère ?

Pas nécessairement. D'une part, répétons-le, l'existence historique de Jésus au premier siècle, semble controuvée par le silence même des historiens juifs de ce siècle. D'autre part, la thèse talmudique peut paraître sinon confirmée, du moins rendue intéressante et vraisemblable, de par les conclusions mêmes auxquelles aboutissent certains historiens contemporains, qui l'ignorent d'ailleurs ou ne l'ont jamais prise au sérieux. C'est ainsi qu'Alfred Loizy fait cette remarque que toutes les paroles évangéliques par lesquelles Jésus fonde, à proprement parler, l'Église, émanent toutes du Christ des apparitions, et non de Jésus délivrant son message au cours de sa vie mortelle. Et, d'autre part, Charles Guignebert, allant plus loin encore, ne rejette nullement comme impossible, ou incompréhensible, cette hypothèse « de l'organisation de toute l'histoire évangélique, en remontant, à partir de la résurrection », alléguant que la foi en la résurrection semblait uniquement basée sur les apparitions qu'il suppose d'ailleurs imaginaires et illusoire.

Comment, dans ces conditions, pouvons-nous entrevoir la séquence des événements ? Le Jésus historique serait mort crucifié en l'an 66 avant notre ère. Affolés par cette mort ignominieuse, en proie au doute et au découragement, les disciples se dispersent, ou se réunissent en petits conventicules secrets. Les adeptes de la religion nouvelle sont d'ailleurs persécutés par les autorités religieuses. Le seul nom retenu de ces premiers martyrs est St-Étienne. L'Église vit donc au ralenti : elle est au point mort. Cette stagnation dure longtemps, et le temps passe au milieu des troubles qui marquent le début du premier siècle. Brusquement, lorsque tout semblait fini, désespéré, surviennent les apparitions du Christ. Celles-ci raniment les esprits devenus incrédules, galvanisent les cœurs découragés, suscitent à nouveau tous les enthousiasmes, bref produisent un ardent revival religieux. L'Église s'organise, les apôtres sont nommés par le Maître réapparu. Puis le temps passe, et cinquante ans après, les Évangiles racontent le tout, sous forme de biographie historique de Jésus-Christ.

Le sceptique, ici, haussera les épaules, traitera notre exposé des faits d'imagination malade. Mais quelles raisons auraient les catholiques qui admettent la réalité historique moderne des apparitions de la Vierge, et de ses dialogues avec Bernadette, les enfants de Beauraing ou de Fatima, révoqueraient-ils en doute les apparitions bien plus spectaculaires du Christ, au début de l'ère Chrétienne, apparitions qui furent le vrai point de départ de l'épanouissement du mouvement chrétien dans le monde ?

B. - LE DOGME EUCHARISTIQUE

Nulle preuve n'apparaît plus péremptoire de cette matérialisation de l'enseignement de cette prévalence de la lettre sur l'esprit, que le dogme de l'eucharistie, tel qu'il est compris et défini par l'Église, et seule une foi aveugle imposée depuis près de 2000 ans aux fidèles peut expliquer la compréhension aussi irrationnelle d'une vérité sublime, sans qu'aucune réaction du bon sens et de la simple raison ait jamais pu se manifester. Ici aussi donc, tout homme s'est cru coincé en cette alternative de la croyance aveugle ou de l'incrédulité orgueilleuse, alors que la vérité domine de haut ces préventions réciproquement hostiles et butées.

La génération spontanée n'existe pas, pas plus en religion qu'en biologie. Rites, pratiques et dogmes religieux, cachent toujours sous leur affabulation, même primitive, quelque vérité supérieure incomprise, déformée, altérée, devenue méconnaissable le plus souvent. Le banquet rituel ne fait pas exception à la règle. On le retrouve chez tous les peuples anciens, même primitifs. Je n'y reviendrai pas, ayant traité ce point dans un précédent ouvrage. Dans les religions plus évoluées (l'Égypte, la Grèce), la communion sous les espèces du pain et du vin était un rite initiatique des Mystères, emprunté au symbolisme du Mythe solaire. Le soleil, je l'ai dit, figure du Dieu créateur, du Verbe cosmique, se sacrifiant dans la Nature entière pour évoluer la création, montait au ciel pour mûrir le blé et la vigne, et nourrir ses créatures. Le pain et le vin étaient ainsi les symboles de la vie divine animant toute chose. Mais il n'est nullement certain que c'est sous ces espèces

symboliques, c'est-à-dire sous cette forme païenne, que Jésus célébra la dernière Cène, relatée dans l'Évangile.

Clément d'Alexandrie, illustre Père grec du deuxième siècle, nous rapporte que dans les temps primitifs de l'Église une partie des chrétiens communiait, selon la coutume essénienne, sous les espèces du pain et de l'eau. Il nous dit encore que le mélange d'eau et de vin, qui se pratique dans l'eucharistie, représente l'union de la loi nouvelle avec la loi ancienne (*Pædagogium* IV). « L'eau est l'ancienne loi, nous explique-t-il, le vin est le sang du Christ qui est le fondement de la loi nouvelle. » Si donc le Christ a célébré la dernière Cène sous les espèces du pain et de l'eau, il s'ensuivrait que ce repas n'aurait pas eu ce caractère préfiguratif de sa mort, qui lui fut attribué ultérieurement, mais le caractère essénien de communion rituelle avec la nourriture divine, exprimée par ces symboles. Ce n'est donc qu'après la mort de Jésus que l'épisode de la Cène revêtit, dans le récit évangélique un autre caractère : il devint préfiguratif de cette mort même, et comme devant en devenir ultérieurement le souvenir commémoratif. On en revint donc au rite païen et le vin fut substitué à l'eau, comme symbole du sang de Jésus-Christ mort pour nos péchés. Mais ceci ne put s'effectuer en Judée même que sous l'influence de l'helléno-Christianisme de St-Paul, laquelle influence, nous l'avons vu, ne tarda pas à prévaloir dans la primitive Église. St-Paul, voyant le Verbe créateur, non plus incarné dans la Nature entière, mais dans la personne de Jésus, propagea donc dans la communion eucharistique l'usage du vin, comme symbole du sang versé sur la croix. Et ainsi s'établit le rite nouveau dont nous parle Clément d'Alexandrie. On considéra dès lors la dernière Cène que Jésus célébra avec ses disciples comme la cérémonie symbolique au cours de laquelle le divin Maître en offrant à manger et à boire le pain et le vin consacrés, offrait en réalité son propre corps qui allait être livré et son propre sang qui allait être versé sur la croix.

On sait les jongleries théologiques auxquelles donna lieu le dogme de la transsubstantiation, selon lequel le pain et le vin perdent leur substance propre pour être changés en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. Ce ne sont plus dès lors que les apparences (ce qu'on nomme les accidents) du pain et du vin, la réalité, la substance invisible, c'est le corps et le sang de l'homme Jésus. Tel est, du moins selon la lettre, le sens irrationnel du dogme.

Antérieurement à la version évangélique de la dernière Cène, St-Paul nous en avait fait le récit. Or St-Paul s'est rendu plusieurs fois à Jérusalem pour conférer avec les autres apôtres, et il est pour le moins extraordinaire que pour faire un récit exact de la Cène, à laquelle lui-même n'avait pu participer, il n'invoque pas le témoignage des apôtres qui en avaient été les participants et les témoins directs. Et bien non : il en parle seulement d'après une révélation personnelle, il se base uniquement sur une vision qu'il en eut.

Comment, du point de vue historique, devons-nous donc considérer le récit des Évangiles ? Il nous faut évidemment faire les réserves suivantes :

Premièrement ces récits ne sont en somme qu'une répétition ou une amplification du récit antérieur de St-Paul, lequel, je l'ai dit, ne repose pas sur des témoignages directs mais sur une illumination de l'Apôtre.

Ensuite, même en accordant à l'épisode un caractère historique, encore faudrait-il prouver qu'il eut réellement ce caractère prophétique que St-Paul et les évangélistes lui attribuèrent longtemps après.

Enfin, on doit se demander si ces transmetteurs et interprètes eux-mêmes, et toute cette tradition littérale de l'Église qui les a suivis jusqu'à nos jours, ne tombent pas sous le coup des reproches que le Christ faisait précisément à ceux qui l'écoutaient, le reproche de prendre à la lettre et dans un sens strictement matérialiste, les paroles rituelles qu'il prononçait : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang ». Comme son entourage s'effare de ces paroles, il poursuit : « c'est l'esprit qui vivifie, la chair (c'est-à-dire la lettre) ne sert de rien : mes paroles sont esprit et vie » (Jean, VI). N'est-ce pas le sens symbolique de la Cène qui est ici souligné ? Et n'est-il pas tout à fait significatif que ce soit précisément à propos de ce mystère de l'eucharistie que Jésus ait prononcé cette parole qui exalte le sens spirituel au détriment du sens littéral adopté par les Églises et en vertu duquel c'est la chair et le sang de l'homme Jésus qui sont consommés dans le sacrement ? Mais alors quel est le vrai sens des paroles mystérieuses ?

St-Paul lui-même n'a jamais entendu dire que dans le repas eucharistique le fidèle consommât la chair et le sang de l'homme Jésus, puisqu'il a même été jusqu'à dire : « Si j'ai connu le Christ selon la chair, je ne le connais plus de cette manière ». Dans sa pensée le pain et le vin sont les symboles d'une nourriture spirituelle, qui est la nature divine du Christ. La communion nous fait donc participer à cette étincelle du Verbe qui s'est manifestée en Jésus, dans son plein et divin épanouissement. L'acte de communion vivifie notre propre Étincelle divine, latente au plus profond de nous-même, immanente en notre inconscient supérieur,

Concluons. La lettre du dogme ne peut nous mener qu'à l'absurde. Comment les apôtres auraient-ils pu consommer la chair et le sang du Christ, alors qu'il était encore vivant et présent parmi eux ? Ce n'est qu'à l'absurde que peut mener l'abdication du simple bon sens et de la raison. La lettre tue !

C. - LE DOGME DES SANCTIONS ETERNELLES

S'il est un dogme dont les implications révoltent profondément la conscience de l'homme – et par conscience j'entends ici son cœur autant que sa raison – c'est le dogme des sanctions éternelles qui attendent l'homme après sa courte vie terrestre. Il est d'un illogisme total, comme d'une injustice révoltante, que des fautes – si graves soient-elles – commises dans le temps, c'est-à-dire n'ayant qu'une portée relative, puissent être

sanctionnées par une damnation éternelle. Sans doute on peut supposer un enfer éternel si on croit le monde éternel, mais que les hommes qui y tombent puissent y demeurer éternellement est une idée qui ne peut sortir que d'une imagination moyenâgeuse ou barbare. Il n'est pas plus logique d'ailleurs de croire que les mérites d'une courte vie puissent valoir à son auteur la récompense d'un bonheur éternel. Comment une seule existence suffirait-elle pour satisfaire à l'injonction évangélique : « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait » ?

D'autre part, un autre problème, annexe au premier, et qui nous révolte tout autant, est celui des inégalités humaines. Comment en justifier le créateur ? Pourquoi tant d'injustices au départ ? Pourquoi les uns naissent-ils avec tous les filons innés du cœur et de l'esprit, les autres avec une nature stupide ou un cœur pervers, les uns dans l'opulence et la joie, tandis que les autres ne trouvent, dès le berceau, que tristesse et misères ?

Pourquoi d'un côté la beauté, la santé, la vertu, de l'autre la laideur, la maladie et le vice ? Est-ce le caprice du Dieu partial et jaloux de la Bible qui en décide, et ne voit-on pas St-Paul lui-même souscrire à cette doctrine abominable de la prédestination de chacun à l'élection ou à la damnation éternelles ?

Le problème se pose aussi bien d'ailleurs sur le plan collectif. Pourquoi des peuples sont-ils voués au malheur, alors que le destin porte les autres au triomphe, à la gloire ? Pourquoi certaines générations sont-elles sacrifiées, alors que d'autres vivent dans l'euphorie d'une atmosphère sereine et apaisée ?

Et, de nos jours même, quel mystérieux destin nous a fait naître dans un coin privilégié, alors que l'immense majorité des êtres humains succombe à la misère, à l'oppression, à la famine ?

« Mais, objectera-t-on », c'est la méchanceté des hommes qu'il faut ici incriminer : c'est elle qui crée l'injustice. Ou bien, encore, c'est l'aveugle nature, les mystérieux hasards de la naissance et de l'hérédité. Dieu est étranger à tout cela ! »

Oui, mais Dieu intervient avant et après, comme cause première et fin dernière. Pourquoi les âmes sont-elles créées inégales, et pourquoi, après la vie, les sanctions éternelles ?

« Mais les hommes sont libres, me dit-on : ils forgent eux-mêmes leur destin ! » C'est en réalité tout le problème de la liberté et du déterminisme qui est ici posé. Et combien théorique apparaît notre liberté devant les impulsions irrésistibles qui nous font agir ? La religion elle-même le reconnaît, puisqu'elle nous dit qu'il y faut un miracle, le secours d'une Grâce surnaturelle, pour nous permettre l'exercice de notre liberté.

Devant ces problèmes qui semblent nous dépasser, dépasser les limites de notre raison, il importe, nous dit-on, de nous incliner devant le Mystère de la Providence. Mais ce

mystère même, je l'ai dit, nous semble bien inconciliable avec celui de la prédestination des âmes.

Au surplus, peut-être conviendrait-il en effet de s'incliner humblement devant un mystère qui nous dépasse, si la sagesse antique, immémoriale et universelle, ne nous en apportait au contraire une solution répondant entièrement à nos exigences. Cette réponse au mystère, c'est la loi palingénésique, la loi des vies successives de l'homme. Celles-ci, créations dans le temps de ses désirs, de ses efforts, se succèdent les unes aux autres en filiation naturelle, en vertu de la loi universelle de cause à effet que l'Inde nomme « Karma ». De par cette filiation même, chaque homme se construit lui-même, édifie sa propre nature, au cours des âges. Il n'est donc pas arbitrairement créé, par décret divin, intelligent ou stupide, vertueux ou vicieux, beau ou laid, fort ou faible, mais s'est érigé lui-même en bien ou en mal de par ses propres désirs, ses propres efforts, récoltant en chaque existence la moisson de ses semailles antérieures. Nul Dieu n'est donc responsable de son état présent, fruit d'un long passé oublié, oublié parce que « l'eau du Léthé », pour des raisons compréhensibles, en a provisoirement aboli en lui le souvenir, désormais enfoui dans les profondeurs de son inconscient.

Cette loi palingénésique, la Bhagavad-Gîtâ la proclamait il y a trois mille ans.

« L'homme véritable est immortel... »

Pendant la vie, il ne fait qu'occuper son corps ; il le quitte quand il est hors d'usage, pour en prendre un autre plus tard... Il évolue vers Dieu, son principe et sa fin... Sachant cela, on ne doit se lamenter de rien. »

Une telle vérité, ouvertement proclamée dans les Écritures sacrées de l'Inde antique, la Sagesse Occidentale la maintint au contraire prudemment sous le boisseau. Elle demeura l'enseignement secret des temples d'Égypte, réservée, en Grèce, aux initiés des Mystères, Orphiques et Eleusinien ; elle fut aussi la doctrine de Pythagore et de Platon, enseignée pareillement par la sagesse juive. Elle était la doctrine traditionnelle des Esséniens, admise aussi par les Pharisiens, nous dit l'historien Josèphe. De plus, les allusions nombreuses à cette même doctrine qui subsistent dans les Évangiles, prouvent à l'évidence qu'elle faisait partie des enseignements que Jésus donnait en particulier à ses disciples, se refusant à en faire l'objet d'un enseignement public, en raison des dangers qu'il pouvait présenter. Nous y reviendrons.

D. - LES DOGMES MARIAUX

Marie, la Mère de Jésus, fut cette femme admirable, mère douloureuse, qui vécut toute sa vie dans l'humilité et la retraite la plus absolue. Les Évangiles, à part un texte contesté, nous le verrons, nous disent en vérité peu de chose sur elle. Après le drame du Calvaire, où nous la retrouvons au pied de la croix, le silence retombe sur elle, car, sauf erreur de

ma part, nous ne voyons ni St-Paul, ni les actes des Apôtres, lui consacrer la moindre allusion, ce qui, il faut l'avouer, est pour le moins étrange. C'est bien l'oubli complet et il nous faut attendre jusqu'au deuxième siècle de notre ère pour que, répondant à une grave lacune de la religion nouvelle, fut instauré le culte de Marie, instauré non à Jérusalem, non à Rome, mais à Éphèse, c'est-à-dire là où subsistait encore le culte païen de la Déesse-Mère Cybèle, dont la statue demeurait l'objet de la vénération de quelques fidèles attardés.

Le Mythe de la Vierge-Mère était, en effet, un mythe pré-chrétien quasi universellement répandu dans l'antiquité et qui doit être compris allégoriquement dans son sens cosmique et transcendantal. La science nous montre le monde comme étant le produit de forces émanant de deux Pôles opposés, positif et négatif, qui furent généralement personnifiés dans les cultes par le Dieu et la Déesse, le Père et la Mère (ou des principes masculin et féminin, comme le Yang et le Yin, en Chine) ou encore symbolisés astronomiquement comme le Ciel et la Terre, représentant les deux aspects du Réel sur le triple plan, divin, cosmique et humain. C'est le double aspect sous lequel l'Un, le Transcendant, se manifeste Lui-même dans l'équilibre de toute création. En Égypte, adjointe à Osiris est Isis, la Vierge-Mère qui s'efforce de rassembler les membres épars et dispersés de son frère et époux, symbole de la multiplication et de la dispersion de la Vie universelle dans tous les êtres. La Vierge-Mère, personnification de la Nature, une et intégrale, se retrouve donc partout, qu'elle se nomme Isis, Cybèle, Déméter ou Rhéa. La mère immaculée est donc cette pure Matrice divine, qui, fécondée par l'Esprit divin, donne naissance à son fils macrocosmique, l'univers, comme du point de vue microcosmique elle représente l'âme pure qui met au monde l'homme régénéré : le Christ, l'homme-Dieu.

De ce symbolisme de la Mère divine, Charles Autran écrit : « La merveilleuse ténacité du culte de la Mère dans l'Inde actuelle, comme de celui de Cybèle et de la grande déesse, la Magna Mater en Asie antérieure et jusque dans la Méditerranée romaine, en est une preuve. Ses caractéristiques partout sont restées inaltérées. Partout elle est libre et vierge, partout, agent immaculé de pureté. Partout aussi elle est la Mère, d'abord de son compagnon, par conception immaculée, puis ensuite des Dieux et de la vie universelle, de par le baiser de son fils. Cette Divinité et son parèdre sont donc, de la Mer noire à l'Indus, et de l'Indus à l'Égée, bien les mêmes ».

Comment Marie, la mère de Jésus, en arrive-t-elle à symboliser, à personnifier, à son tour, l'Éternel féminin, c'est-à-dire cet aspect féminin de la Divinité, idée que le monde juif repoussait avec horreur comme blasphématoire, tandis que toutes les religions anciennes le vénéraient et le personnifiaient sous des noms divers, considérant qu'il représentait la Nature universelle, l'épouse de Dieu, la Mère de son Fils.

Mais voyons d'abord ce que les Écritures nous disent de Marie. Elles nous en disent bien peu de chose et l'on doit à coup sûr s'étonner de ce silence relatif à l'égard de la personne la plus importante du récit des Évangiles, après le Christ lui-même, et qui fut placée à

juste titre plus haut que les patriarches, le prophètes, et tous les saints de l'ancien et du nouveau Testament, pour être finalement promue au rang de Reine du ciel, vêtue du soleil, la lune sous ses pieds et couronnée de douze étoiles (Michée IX, 1 2).

Tout d'abord, il y a l'épisode de l'Annonciation. L'ange prédit à Marie la naissance du Sauveur. Les critiques rationalistes ont vu dans cet épisode une influence Alexandrine, suggérée aux auteurs par les légendes qui y circulaient partout relatives aux hommes supposés nés d'un Dieu et d'une Mère mortelle, l'influence aussi d'une erreur commise par les auteurs de la « Version des Septante », traduisant erronément le verset d'Isaïe : « la femme concevra un fils... » traduisant par le terme grec Parthenos, vierge, le mot hébreu « halama », qui signifie femme âgée. Quoiqu'il en soit, il est étrange que deux évangélistes seulement relatent le fait si important de l'annonciation. Marc et Jean n'en disent rien. Ensuite aucune autre allusion à une conception miraculeuse de Jésus ne figure dans le contexte des quatre évangiles, et certains épisodes même semblent la démentir. Ainsi lorsque Jésus, âgé de 12 ans, est retrouvé dans le temple enseignant les docteurs, les Évangiles nous montrent sa mère, son père putatif et ses frères, inquiets, doutant de sa mission, craignant même « qu'il n'ait perdu l'esprit ». (Marc III, 21 - Luc II, 48-50 - Matth. XIII, 57). Comment en cas de naissance miraculeuse, sa propre mère eut-elle pu douter de son fils ?

On sait aussi que l'apôtre St-Paul ignore tout d'une conception ou d'une naissance miraculeuse, lui qui déclare au contraire que Jésus « est né sous la loi » et issu de la semence de David selon la chair » (Rom. I, 3), c'est-à-dire fils réel de Joseph, descendant de David.

St-Mathieu se contredit du reste lui-même, puisque après avoir donné la généalogie de Joseph, descendant de David et père de Jésus, il relate l'épisode de l'annonciation qui dénie cette paternité. De tout quoi, il résulte que des doutes sérieux existent quant à la réalité de l'annonciation, du moins sur le plan physiologique et historique, c'est-à-dire sur l'épisode lui-même pris en son sens littéral. Si une annonciation fut faite à Marie, elle n'est concevable que sur le plan de la conscience et relative à la mission divine de son fils.

Bien rares, dans la vie publique du héros de l'Évangile, sont les épisodes où la présence et le rôle de Marie sont mentionnés. Aux noces de Cana, c'est sur la demande de sa mère que Jésus change l'eau en vin. Au préalable toutefois il accueille la demande par cette rude parole : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi » ? Marie ne répond pas. Elle se borne humblement à dire aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira ». Mais cette parole de son fils, cruelle aux oreilles d'une Mère aimante, comment l'expliquer ? Jésus voulut-il signifier que le pouvoir divin dont il disposait n'avait rien à voir avec l'hérédité des parents ? C'est l'explication de St-Augustin. Elle paraît bien insuffisante. N'est-ce pas plutôt pour nous avertir que les liens sentimentaux – si respectables soient-ils – tels ceux de la famille, ne peuvent jamais être un obstacle, une entrave, pour ceux qui

aspirent à fouler « le sentier étroit » ? C'est dans ce même esprit que chez les Thérapeutes – ces Esséniens d'Égypte – le postulant devait briser tout lien familial, nous dit le philosophe Philon, « abandonnant frères, femme, enfants et parents ».

Ceci expliquerait donc mieux la dureté du propos de Jésus à l'égard de sa mère, comme cela explique également cette autre réponse par laquelle il semble renier publiquement tout lien de parenté lorsque, à celui qui lui fait remarquer que sa mère et ses frères l'attendent au dehors, il répond : « Qui est ma mère, qui sont mes frères ? » Après les noces de Cana, il semble que Marie s'en retourna chez elle, reprit sa vie pure, simple et résignée, de plus en plus angoissée par les menaces qu'elle sentait peser sur la tête de son fils. Jésus, au cours de sa vie publique, pénètre dans des maisons étrangères. On ne dit pas qu'il rentre jamais se reposer chez lui, chez sa mère. Marie ne reparaît finalement qu'au pied de la Croix, à l'heure des suprêmes douleurs. Alors elle est là éplorée, pathétique, le cœur brisé, mais toujours courageuse et forte. Épouse incomparable, Mère sublime. Jésus lui rend témoignage sur la croix, en lui confiant son disciple préféré : « Femme, voilà votre fils », et en disant à Jean : « Voilà votre Mère ». Douce parole de reconnaissance qui la console, et la déchire tout à la fois. Puis, après la mort de Jésus, je l'ai dit, il n'est plus question d'elle, elle ne figure même pas parmi les témoins de la résurrection.

Comment expliquer, dans l'Église primitive, cette indifférence qui nous scandalise, ce désintéressement apparent à l'égard de la mère de Jésus, car les Écritures canoniques n'en parlent plus et n'ont enregistré aucune des légendes que les apocryphes imaginèrent ultérieurement ?

Il semble qu'une telle attitude ne puisse s'expliquer qu'en raison des préjugés juifs à l'égard de la femme en général. Le souvenir de la première Eve qui fut cause de la perdition du genre humain aurait maintenu ces préventions juives contre la femme, bien que ce fut de la seconde Eve qu'ils attendaient la naissance du Messie sauveur. Ainsi, sur le plan terrestre, la femme demeure suspecte, subordonnée à l'homme. Elle ne peut parler à l'Église, nous dit St-Paul. Et sur le plan métaphysique, la plus grande hérésie pour les Juifs, c'est de croire qu'il puisse y avoir un aspect féminin dans la Divinité même. Jéhovah est essentiellement un Dieu masculin, bien que son nom même – Yod – Heve – implique une dualité active et passive, masculine et féminine. En ceci la tradition juive orthodoxe s'érige donc en opposition formelle avec toutes les autres traditions où les deux aspects divins, Dieu et Nature demeurent toujours étroitement associées dans toutes les trinités divines : Osiris-Isis – Horus, en Égypte – Anu – Ta – Bel, chez les Assyriens – Odin – Freya – Thor, chez les Scandinaves, les Dieux hindous et leur Shakti, etc..

Pour servir de conclusion à cette modeste étude, je dirais que trois erreurs capitales me paraissent être à la base de notre enseignement religieux :

1° la notion judéo-chrétienne du « péché », à savoir cette idée puérile et anthropomorphe que Dieu puisse jamais se sentir offensé par les actes humains, et

inversement que l'homme puisse par ses actes atteindre jamais ou offenser la Majesté divine et doive en conséquence être racheté par le sacrifice de Dieu Lui-même pour que le rachat fut adéquat à l'offense. Pareille idée nous semblerait follement superstitieuse, si nous ne l'eussions sucée en quelque sorte depuis notre tendre enfance avec le lait maternel. L'homme ne peut jamais pécher que contre lui-même et ses semblables, en commettant des actes qui compromettent son destin. Dieu n'est pas un Magister qui punit et récompense mais c'est l'aveugle Nature qui, par une infaillible loi, fait récolter tôt ou tard par chacun le fruit naturel de ses actes : car les lois inflexibles de la Nature sont la Justice de Dieu ;

2° que l'intelligence n'est pas une faculté qualifiée pour s'élever au domaine dit surnaturel, que ce n'est pas là sa tâche normale, et que c'est la foi aveugle à l'enseignement de l'Église qui doit ici suppléer sa carence. Sans doute, la tâche normale de l'intelligence, chez l'homme – animal, que nous sommes encore, est axée sur notre monde terrestre de façon apparemment exclusive. Mais la transfiguration de l'homme – animal en un homme divin étant le but même de la vie humaine, ce but implique un renversement complet dans l'orientation de l'intelligence qui doit désormais s'élever du pôle inférieur de l'homme à son pôle supérieur et divin. C'est ce dernier qui est appelé à diriger notre mental et notre cœur, et, partant toute notre conduite. C'est en s'orientant vers l'intelligence divine que l'intelligence humaine en recevra l'illumination. « Spiritus omnia scrutatur, etiam mysteria Dei », a dit St-Paul ;

3° l'harmonie des contraires doit être recherchée dans une synthèse supérieure. La voie du juste milieu permet d'y atteindre. Les contraires sont en l'homme lui-même, dans une dualité d'orientation de sa nature, dualité de tendances opposées qui le déchirent et prouvent la complexité de cette nature. Une religion primaire y voyait la lutte désespérée entre Dieu et le Diable, se disputant chaque âme humaine. St-Paul nous parle de la loi de la chair à laquelle s'oppose la loi de l'Esprit. La philosophie catholique moderne (l'Abbé Bremond et le philosophe Maurice Blondel) découvre aussi la dualité en nous : « anima », l'âme immortelle, orientée en haut, vers le divin ; « animus », notre moi mortel (non seulement notre corps, mais nos pensées et nos sentiments ordinaires) orienté vers les choses de ce monde. En d'autres termes, c'est l'opposition entre l'Être, ce que nous sommes réellement, transcendantalement, et le Devenir, c'est-à-dire cette projection éphémère de l'Être dans le Temps, notre personnalité mortelle. L'Être, l'Unité, est l'Alpha et l'Oméga. Le but final du Devenir (les êtres) est donc de rejoindre l'Unité originelle de l'Être, au terme du cycle actuel de sa manifestation périodique (involution et évolution). Car au sommet, l'Être est Un, le Tout est Un, et tous les êtres ne sont que des modalités substantielles de son Essence éternelle. En potentialité d'immortalité seulement, ils doivent y atteindre progressivement en réalisant par la conscience l'Unité essentielle.

J'ai résumé autant que je l'ai pu ma thèse concernant le Jésus historique et son enseignement ésotérique. Elle paraîtra à première vue étrange, révoltante, aux yeux des catholiques. Pourtant, et à première vue aussi, elle résout bien des difficultés :

1° Elle explique la fuite en Égypte, de Jésus adulte, devant les persécutions du roi Alexandre Jeannée, et non sous Hérode. Aucun historien juif ne mentionnant le massacre

des Innocents sous ce prince ;

2° Elle explique les similitudes de doctrine entre l'enseignement évangélique et les doctrines Alexandrines, Jésus ayant séjourné dans cette ville et s'étant, selon les traditions juives, initié à la Sagesse de l'Égypte ;

3° Elle explique cette promesse de Jésus : « Cette génération ne passera pas... », ses apparitions glorieuses après sa mort réelle s'étant effectuées en accomplissement de cette promesse, moins d'un siècle après cette mort ;

4° Elle expliquerait certains miracles relatés dans les Évangiles, notamment celui de Jésus marchant sur les eaux, explicable pour une apparition plutôt que pour un corps physique ;

5° Elle expliquerait aussi par les apparitions la doctrine du docétisme qui, dès le premier siècle, affirmait que Jésus n'avait de l'homme que l'apparence, et la primitive Église ne paraît pas avoir condamné de suite cette doctrine. Au quatrième siècle, St-Jérôme atteste, scandalisé, qu'alors que le sang du Christ était encore frais en Judée, dit-il, et que les Apôtres vivaient encore, il se trouva des hommes pour affirmer que le corps de Jésus n'était qu'un fantôme (Adv. Luciferum, 23) ;

6° Elle expliquerait la confusion qu'ont faite les Évangiles, rédigés à la fin du premier siècle seulement, entre Jésus et divers personnages du même nom, dont Jésus de Gamala principalement, et aussi cet Égyptien mystérieux dont nous parle l'historien Josèphe. Cette confusion expliquerait, en effet, la version slave du texte de Josèphe pour ceux qui, comme Salomon Reinach, admettent l'authenticité de cette version tardive, laquelle est manifestement pourtant une interprétation chrétienne. Ce texte, en effet, trahit un certain embarras et vise une apparition psychique autant qu'un personnage réel. « En ce temps-là, dit-il, apparut un homme, si on peut l'appeler ainsi. Sa nature était humaine, mais son apparence plus qu'humaine... Pourtant, vu la nature qu'il avait avec nous, je ne l'appellerai pas un ange... » Plus loin, il dit encore : « A l'époque de ces gouverneurs, beaucoup des partisans du thaumaturge susdit parlaient de leur Maître au peuple, disant qu'il était vivant quoique mort... » Dans ce texte suspect, il s'agit bien du Christ des apparitions, et l'historien Josèphe, en supposant qu'il l'ait réellement écrit, ne l'a fait qu'après l'an 70, c'est-à-dire à une époque où la croyance chrétienne, dont il se fait l'écho, était déjà fortement enracinée. Pourtant l'historien juif n'identifie pas ce Jésus dont il parle ici par ouï-dire avec l'Égyptien, qu'il cite par ailleurs et qui, selon sa version grecque plus authentique, après avoir attiré au désert, et puis au mont des Oliviers, la foule de ses partisans, fut attaqué par les Romains et disparut mystérieusement après la défaite. Le texte dit littéralement « il devint invisible », chose plus aisée pour une apparition que pour un corps physique. Un pareil récit figure aussi d'ailleurs chez Hiéroclès, un ennemi et persécuteur du Christianisme au troisième siècle, qui assure que Jésus avait rassemblé neuf cents hommes et qu'il s'était mis à leur tête pour commettre des brigandages, accusation absurde évidemment, mais parallèle tout de même à celle que Josèphe porte contre l'Égyptien. Il semble donc que les Évangiles aient mélangé dans leur récit des épisodes de la vie de trois personnages : le Jésus réel, dont ils reproduisent les préceptes moraux, puis le patriote juif Jésus de Gamala (ils étaient deux frères, nous dit Josèphe, Jésus et Jean, dont l'un était essénien), qui se rallia au parti sacerdotal, dont le chef

respecté était Ananus, essaya de s'entremettre entre les Zélotes et les Romains, échoua, et fut mis à mort. Dans l'Évangile, Jésus dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », et il est traduit en jugement devant Anan, beau-père de Caïphe ; enfin le troisième personnage fut l'Égyptien guerrier, qui fut vaincu par les Romains. Ici aussi une confusion fut possible, le Jésus de l'Évangile n'apparaissant pas du tout comme un pacifiste à la Gandhi, partisan de la non-violence, de la non-résistance au mal. J'ai cité les textes et notamment celui où il dit : « que celui qui n'a pas de glaive, vende sa robe pour en acheter un ». La confusion avec l'Égyptien de Josèphe pourrait encore se déduire d'un texte de St-Irénée, un des premiers Pères de l'Église (*adversus haereses*, II, 22), texte suivant lequel Jésus atteignit l'âge de 50 ans, ce qui, d'après la computation orthodoxe, nous reporterait aux alentours de l'an 50, qui est précisément l'époque où l'Égyptien disparut mystérieusement, lorsque ses partisans furent dispersés par les troupes romaines ;

7° Enfin l'hypothèse à laquelle nous nous sommes arrêtés, expliquerait comment St-Paul peut mettre son monde d'élection comme apôtre sur le même pied d'égalité que les douze. Dans cette hypothèse, en effet, – et partagée sur ce point, nous l'avons vu, par des critiques comme Alfred Loizy et Charles Guignebert – les douze apôtres auraient réellement été choisis par le Christ réapparu et non au cours de sa vie mortelle. St-Paul parle de son indignité passée comme persécuteur ; pour le surplus, sa vocation comme apôtre est la même que la leur, il est leur égal (I Cor. XV, 8-11). Et l'on ne peut manquer de souligner l'opposition qui existe ici entre les « Actes des Apôtres » et les « épîtres » de St-Paul. Gustave Lejeal écrit : « que là où les Actes marquent une union étroite entre Paul, Pierre et les Apôtres, c'est le contraire qui résulte des Épîtres. Paul commence son ministère sans s'en référer aux Apôtres. Il va en Arabie, puis à Damas. C'est trois ans après seulement qu'il monte à Jérusalem pour faire connaissance avec Pierre, avec lequel il demeure quinze jours, sans voir aucun autre apôtre, sinon Jacques, dit le frère du Seigneur. Et ce n'est que quatorze ans plus tard qu'il retourne une fois encore à Jérusalem. Pierre est-il à ses yeux le Pontife suprême, le Maître de la foi ? Non, dans les Épîtres, il se montre comme « lui résistant en face ». « Il l'accuse d'hypocrisie et voit en lui, et dans les apôtres de la Judée, de faux-frères, de faux-apôtres, des ouvriers trompeurs, déguisés en apôtres du Christ, des ouvriers de Satan qui viennent troubler son œuvre.

Mais revenons au Jésus réel. Les Évangiles auraient confondu dans une même unité de temps des événements séparés dans la réalité de l'Histoire par un siècle de distance. Consciemment ou inconsciemment, leurs auteurs, qui, dans l'ambiance troublée du moment s'inspiraient de traditions qu'ils ne pouvaient plus vérifier, d'exemples et d'événements qu'ils avaient eus sous les yeux – ils écrivaient après l'an 70 – laissèrent leur imagination poétique et leur exaltation mystique suppléer au défaut d'une documentation sûre et précise, pour écrire une biographie allégorique de leur Maître, légendaire le plus souvent du point de vue strictement historique. Le souci de la rigueur historique est un souci tout moderne, étranger à l'esprit d'Orient. Et c'est ainsi que les auteurs des quatre Évangiles ont amalgamé dans le même temps l'existence réelle de Jésus (mort vers l'an 66 avant Jésus-Christ, et que nous avons supposé identifié au Maître

de Justice) et, d'autre part, ses apparitions post mortem, autrement dit les activités du Christ ressuscité, lesquelles apparitions seraient survenues aux alentours de l'an 30, conformément à la version chronologique des Évangiles. Sous leur voile pseudo-historique, ceux-ci devinrent ainsi cette exaltation magnifique du message spirituel de Jésus qui a révolutionné le monde. Et ne fut-ce pas là l'essentiel ?

CHAPITRE IV

La destinée humaine, suivant les traditions parallèles de la Sagesse ésotérique

Examinons maintenant la perspective que jette sur le destin de l'homme cette vérité de l'unité ésotérique des religions. Notre destinée est essentiellement conditionnée par les justes rapports que nous découvrons en nous-même entre ces trois aspects de l'Être, que nous étiquetons et séparons dans nos catégories mentales sous les noms de Dieu de l'Univers et de l'Homme.

L'Unique Réalité de l'Être c'est à la fois l'éternel, l'infini, l'absolu, dans ses modalités temporelles, limitées, contingentes ; l'Unité transcendante, immuable, du Tout multiple et changeant ; l'Esprit Un, réfléchi dans la multiplicité et la différenciation des esprits ; l'Unité de l'essence transcendante dans l'innombrable variété des substances dérivées.

Essence et Existence sont donc les deux facettes de la même Réalité ineffable, autrement dit l'Absolu Lui-même, voilé dans la relativité des formes qui le manifestent, en le limitant, en tamisant ses rayons, dans la succession périodique et indéfinie des univers.

Considérée en soi en effet, c'est-à-dire en faisant abstraction de toute manifestation phénoménale dans le Temps, l'Être est, pour nous, l'Absolu. Quand nous parlons ainsi de l'Absolu comme de l'Être Un, nous ne donnons pas au qualificatif un sens numérique, mais seulement celui d'unique et suprême Réalité, ineffable, inconcevable à notre mental. Quand nous parlons au contraire de l'Un manifesté dans l'univers (l'Un que les religions nomment Logos, Verbe, Ishvara, etc.), nous entendons l'expression dans son sens numérique, applicable certes à la même Réalité absolue, mais considérée sous un aspect secondaire et relatif, secondaire par rapport à l'Absolu dont il émane – le Fils qui procède du Père – et relatif par rapport à la multiplicité innombrable des êtres qui sont sa manifestation cosmique sur l'immense échelle évolutive de la Vie universelle. C'est à l'Absolu, considéré en tant que l'Être cosmique, le seul concevable pour nous, que Jésus donnait le nom de Père, le Père Universel.

Dans l'une quelconque de ses Manifestations cosmiques, l'Être absolu se révèle à nous comme une Trinité de Principes universels :

1 ° la Conscience ou l'Esprit, dont témoignent, à nos yeux, l'ordre universel et

l'intelligence qui se découvre dans les opérations de la Nature. Cette intelligence, le mental cosmique, est symbolisée par la notion du Père ;

2° la Vie universelle, laquelle est à l'œuvre sur toute l'immense échelle hiérarchique des êtres visibles et invisibles, est représentée et symbolisée par le Fils, le Verbe, issu du Père ;

3° le Principe métaphysique de la matière universelle, laquelle, grossière ou subtile, forme tous les corps : c'est le Principe plastique, féminin, de la matière et de la Forme, la Mère universelle. Personnifiée comme sagesse divine en Minerve, chez les Grecs, ou comme force divine (Shakti) par les déesses de l'Inde, elle était représentée dans le Christianisme primitif par le St-Esprit. Celui-ci ayant été masculinisé, le culte de la Vierge fut instauré. Jésus enseignait qu'une étincelle du Verbe est en chaque homme : c'est l'incarnation divine en l'âme humaine. Épanouie en lui et transfigurant sa personnalité mortelle, son « moi » humain, Jésus représentait, dans sa plénitude et sa perfection, cette incarnation du Verbe en sa personne, et son enseignement visait à préciser la voie royale à suivre par chacun pour réaliser pareillement cet état divin, en se haussant à la conscience universelle, la Conscience du Père. En effet la conscience, la perception et la réalisation de tous les pouvoirs de la Vie-une constituent cet état divin. Les degrés atteints au cours de cette ascension représentent effectivement la hiérarchie des êtres sur une échelle infinie et dont les hauts échelons échappent à notre vision limitée. La réalisation de l'état divin est donc pour l'homme « le grand œuvre ». La Sagesse d'Orient et d'Occident – car il n'est qu'une Sagesse – comprenait parmi ses enseignements secrets, nous l'avons dit, la doctrine de la renaissance périodique de l'homme dans des corps nouveaux, une longue série d'existences apparaissant comme nécessaire à l'homme pour lui permettre d'atteindre au but suprême. L'homme récoltait ainsi au cours des âges, en bien et en mal, le juste fruit de ses actes passés, la moisson naturelle de ses propres semences. Chacun était ce qu'il s'était fait lui-même dans des vies antérieures. J'ai dit aussi qu'en dehors de l'Inde antique qui enseignait de façon explicite cette loi palingénésique, celle-ci demeura toujours en Occident comme une doctrine ésotérique, enseignée seulement dans le secret des temples et des initiations. Y avait-il donc une raison à cette réserve, à ce secret ? La divulgation publique de la doctrine présentait-elle donc quelque danger pour les masses en général ?

Oui, et plusieurs raisons peuvent être alléguées qui justifiaient le secret. Citons-en trois :

1° Une raison d'ordre moral.

L'expérience montre que là où la doctrine est enseignée publiquement aux masses – dans l'Inde notamment – ou bien elle engendre la répugnance à l'effort – si la vie présente nous déçoit, à quoi bon faire l'effort, la prochaine incarnation sera meilleure. Il en résultait donc l'inertie, l'apathie des populations dans la conduite de la vie – ou bien c'est l'inverse : la doctrine produit une certaine activité, chez certains, mais une activité indésirable, c'est-à-dire qu'elle suscite en eux le désir de s'assurer dans l'avenir des existences heureuses. Or, c'est précisément ce désir égoïste des jouissances terrestres qui nous emprisonne périodiquement dans le cycle fatal des réincarnations indéfinies dont il nous importe de sortir. Ce réveil périodiquement renouvelé du désir, résultant d'une

fausse compréhension de la loi palingénésique, ceci nous amène à la deuxième raison.

2° Une raison théorique ou d'ordre intellectuel.

La doctrine des renaissances est difficile à comprendre et le plus souvent mal comprise. Seul, le Bouddhisme nous en a donné une compréhension exacte, en nous enseignant que ce sont ses propres désirs, toujours renaissants en l'homme, qui le ramènent périodiquement dans la vie mortelle d'ici-bas, car ils sont réellement la cause formatrice du « moi » nouveau de chaque incarnation. Les désirs que nous formons durant notre vie présente sont donc les germes, les semences, qui fructifieront quelque jour en le « moi » nouveau de notre existence future. En conséquence, ce n'est jamais notre âme immortelle qui se réincarne vraiment, mais cette âme, en s'identifiant illusoirement avec chacun de ces « moi » successifs, créés par nos désirs, survole en quelque sorte ses propres emprisonnements, sans parvenir à s'en libérer et sans s'apercevoir même de l'erreur de cette identification. La chute en incarnation l'a donc aveuglée sur elle-même, et son erreur sans cesse renouvelée la plonge donc périodiquement dans les souffrances et la mort que comporte nécessairement et fatalement toute existence sur notre plan d'illusion.

3° La raison théologique.

Mais le vrai motif de l'hostilité de l'Église à l'égard de la doctrine, est la raison théologique. Si l'Église, en effet, a formellement condamné ou plutôt méconnu cette loi des vies multiples et successives qui, seule, peut permettre à l'homme de parfaire son évolution jusqu'à sa libération finale – « Si tu ne renaiss », dit Jésus à Nicodème, « tu ne peux entrer dans le royaume des Cieux »¹. – C'est parce que la doctrine ésotérique se montrait en opposition directe avec le dogme de la « résurrection de la chair ». Selon ce dogme en effet, nos corps ressusciteront au jugement dernier. Or, notre « moi » est la conscience psychique ou mentale de notre corps. Notre moi est donc supposé ressusciter avec notre corps. Or, nous l'avons vu, selon la vraie doctrine palingénésique, c'est un moi nouveau, un moi différencié, création du désir, qui anime chacune de nos réincarnations dans le Temps. La mort du moi, son extinction naturelle plutôt, après ses périodes intermédiaires, purgatorielle et céleste, étant consécutive à la mort du corps physique, ni celui-ci, ni son moi, ne pourront donc ressusciter au dernier jour. La doctrine ésotérique contredisait ainsi « la résurrection de la chair ». En s'identifiant avec son « moi » psychique, lequel ne se réincarne pas, l'homme a donc méconnu sa vraie nature, son âme immortelle. Et l'Église n'a pas rectifié son erreur.

On objecte que l'homme ne connaît que son moi, qu'il ne connaît pas son âme immortelle. « Que lui restera-t-il », dira-t-on, « si vous lui enlevez cette seule notion de lui-même dont il soit conscient et à laquelle il puisse se rattacher » ? Mais au contraire, répondrons-nous, n'est-ce pas verser dans la pire illusion, dans le néant, que de s'attacher à ce qui est

1 L'Église entend ici la renaissance par l'eau du baptême chrétien. Mais alors comment le Christ pouvait-il reprocher à Nicodème, docteur en Israël, d'ignorer un sacrement qui venait à peine d'être institué ? Non, ce qu'il lui reproche, c'est d'ignorer la loi, la loi connue des Initiés.

éminemment changeant et périssable ? Car la psychologie moderne s'accorde ici avec le Bouddhisme pour reconnaître la précarité de tous les éléments subjectifs, constitutifs de notre moi psychologique : pensées, sentiments, désirs, volitions, évoluent sans cesse à la surface de nous-même. En s'identifiant donc à ce moi éphémère et changeant, l'homme a pris son ombre pour la lumière. Et l'on ne voit pas que l'Église l'ait détrompé et ait voulu corriger son erreur. Elle aussi a pris le moi mental de l'homme pour son âme immortelle !

C'est ainsi que les enseignements de la Sagesse immémoriale ont été méconnus, trahis ! Un texte sanscrit énonce : « Quand ton âme percevant son image sur les vagues de l'espace, murmure : « cela, c'est moi », avoue, ô disciple, que ton âme est prise dans le tissu de l'erreur » (Cité par H.-P. Blavatski, dans « *La Voix du silence* ». Adyar, Paris).

Et dans le mythe grec de Narcisse est symbolisé le même enseignement : Narcisse se mirant dans l'eau aperçoit son image qu'il prend pour un dieu. Il s'en éprend, veut l'embrasser, et se noie ». Et Platon nous dit également que l'homme est enfermé dans son corps, comme dans une caverne sur les murs de laquelle il ne perçoit que les ombres du réel. Pour connaître celui-ci, il doit sortir de la caverne. Sortir de la caverne, c'est « la nouvelle naissance », l'initiation à la vie véritable, la prise de conscience de son âme !

Ici donc apparaît l'erreur de l'homme : la cause initiale de tous ses malheurs – la chute originelle, selon les traditions religieuses – c'est, en réalité, l'erreur de sa pensée sur lui-même. L'homme, s'est hypnotisé sur son ombre, s'est identifié à elle, s'est livré corps et âme aux passions, aux désirs, de cette ombre. Et l'Église l'a encouragé dans cette erreur, en lui enseignant que la destinée de cette ombre était de récolter, après la mort, la récompense éternelle dans le ciel ou la damnation éternelle dans l'enfer ! Jésus nous avait réappris l'antique voie royale qui mène l'homme à la sortie du temps, c'est-à-dire à la sortie du cycle fatidique des renaissances et des morts alternées. Il nous en avait précisé les moyens : la délivrance du « moi » par l'oubli de soi-même dans l'amour de Dieu et du prochain. Mais que faut-il entendre par cette délivrance du moi ? L'homme doit transcender les « moi » successifs de ses incarnations, pour prendre conscience de son être réel, son âme immortelle. Mais l'Église, paralysée sous ses chasubles et ses mitres dorées, a, elle aussi, confondu l'ombre et la lumière, l'accessoire avec l'essentiel. Elle a subordonné la fin aux moyens, en donnant plus de prix, pour le salut de l'homme, au formalisme des rites, des sacrements, du cérémonial cultuel, qu'à la conquête de soi par la maîtrise du désir, ce désir sans cesse renaissant et poursuivi par le moi égoïste de l'homme. Même le désir du salut ne procède-t-il pas le plus souvent, chez le chrétien, de son égoïsme spirituel ? Cette exaltation du « moi », cet ego-centrisme, n'est-il pas à la base de toute notre conduite, à la source de toutes nos relations sociales ? N'est-ce pas lui qui a engendré cet égoïsme féroce qui oriente et dirige, consciemment ou inconsciemment toutes nos pensées, nos activités ? Égoïsme individuel et collectif, des familles, des classes, des races, des nations; l'égoïsme des corps, se traduisant dans la lutte sans merci des appétits rivaux, l'égoïsme des esprits, opposant avec passion leurs idéologies ou leurs religions respectives. L'homme est ainsi devenu un loup pour

l'homme, tout en se dissimulant leurs sentiments réciproques sous des dehors de convenance et d'apparences courtoises. La méfiance, la jalousie, les calomnies et rivalités, créatrices de haine, sont devenues comme une chape de plomb pesant sur les épaules de notre triste humanité, empoisonnant l'atmosphère et menaçant finalement, la science aidant, de détruire toute existence sur notre planète.

Que l'homme se détourne donc de son ombre, qu'il prenne conscience de son moi réel, de cette âme immortelle, en laquelle s'est incarné le Principe divin, le Principe Rédempteur, que Jésus enseigna².

Jésus, en effet, en nous prescrivant d'« aimer Dieu par-dessus toute chose et notre prochain, comme nous-même, pour l'amour de Dieu », résumait d'une façon lapidaire comment atteindre l'échelon supérieur de cette immense échelle évolutive menant à la libération de l'homme. Cet échelon supérieur c'est la conscience cosmique. Et lorsque l'homme, transcendant son moi, s'élevant ainsi au-dessus de son temps personnel, atteint au temps cosmique, il réalise en lui-même la conscience universelle : car la Vie est une et nous sommes tous « les membres les uns des autres », nous dit St-Paul. « Toutes les âmes sont une seule âme », nous assure pareillement Ruysbroeck l'admirable, après tant d'autres grands mystiques.

Mais si l'accession à la conscience cosmique apparaît comme le terme même de l'évolution humaine, elle ne correspond pas pour autant à la libération de l'homme : celle-ci implique que cette ascension même soit motivée par le pur amour de Dieu, car Dieu est amour et c'est seulement quand l'amour de Dieu aura réellement pénétré notre cœur que nous pourrons nous-mêmes exister dans l'amour de Dieu. Alors aussi, le monde sera changé. Quand donc le microcosme humain, ayant purifié, élargi, son moi, l'aura élevé par l'amour jusqu'au moi divin, il aura rejoint l'unité, et, unifié à Dieu, sera Dieu : Dieu fait homme, Christ. Alors seulement sera sa libération, sa rentrée finale dans l'Absolu ineffable.

Mais n'y a-t-il pas ici contradiction, la glorification suprême du désir le plus exalté, le plus orgueilleux, de l'homme, le désir d'être Dieu ? Et n'est-ce pas là la forme satanique de ce désir dont il devait au contraire extirper en lui les dernières racines, parce qu'elles le ramenaient dans le cercle douloureux de l'existence illusoire, le cycle indéfini des transmigrations, régies par l'inflexible « Karma » ? – Non, car ce n'est jamais l'ego humain qui est Dieu : celui qui atteint la libération a transcendé l'ego et ses désirs personnels, il n'est donc plus emprisonné dans le cycle infernal des métempsychoses. Il transcende même ces Cieux et enfers dont nous parlent toutes les religions, qui ont leurs habitants, leurs espaces et leurs temps respectifs, et qui sont ces mondes, pour nous subjectifs et temporaires, où vont, après la mort, les âmes humaines non libérées, entre deux incarnations. Le Bouddhisme nous parle à ce sujet des « sept pas » (Sapta padâni)

2 Ce Principe divin en chaque homme est le « je » transcendantal. Centre immortel de lui-même dans l'Absolu divin.

du Bouddha, désignant par là ces régions supérieures, les sept cieux planétaires qu'il a parcourus lui-même avant d'atteindre à la libération du Nirvâna. Mais cette libération même implique que le libéré a brisé la coquille de l'œuf cosmique, autrement dit « la roue des existences » (Samsâra), ce qui signifie, nous dit Mircea Eliade qu'il a « transcendé aussi bien l'espace cosmique que le temps cyclique ». Dès lors, de même que la mort est pour l'homme non libéré la fin du temps humain, la fin d'un moi éphémère, de même le salut véritable sera pour l'homme libéré la délivrance du Temps cosmique. Pour lui, les cycles périodiques s'évanouissent, les mondes de la manifestation disparaissent. Il a rejoint dans sa Gloire et sa Félicité l'Absolu, la Réalité insondable du Soi Unique.

Ceci n'a pas empêché toutefois un de ces Êtres libérés, poussé par l'amour et la compassion, de revenir volontairement sur cette terre et d'encourir les risques de l'incarnation, pour aider par sa présence et son enseignement ses frères souffrants et misérables. De ces Êtres divins, Jésus demeure pour nous la plus noble et la plus pathétique figure de l'Histoire.

CHAPITRE V

Aux confins de la Poésie et du Mystère

L'auteur a souligné au début de ce petit livre qu'il n'était ni un philosophe, ni un historien, ni un exégète de profession. Bien moins encore est-il un poète !

Néanmoins, il a voulu tenter de résumer en quelques essais balbutiants ce qui, à ses yeux, constituait désormais toute la philosophie de la vie, cette haute philosophie religieuse à laquelle il a attaché sa foi profonde.

Le pourquoi des choses

*Ô toi qui réfléchis sur le pourquoi des choses,
Et qui le long des jours te promènes songeur
Connais-tu la raison de nos métamorphoses,
Et pourquoi chaque fruit procède de sa fleur ?
Sais-tu ce qu'est la vie ?
Et pourquoi chaque sphère
Traçant de sa lumière un chemin dans le ciel
Sans jamais dévier suit l'orbe circulaire
Qu'imagina peut-être un Penseur éternel ?*

*Ô nature immense, voile mystérieux,
Quels grands et lourds secrets nous cachent tes symboles ?*

*Où, sans âme, sont-ils de sombres nécropoles ?
Quel Dieu éclaircira ce mystère à nos yeux ?*

*Pourquoi l'air et le feu, le vent et la lumière ?
Pourquoi l'immensité des vastes océans ?
Pourquoi nos lourds chagrins, et nous, sur cette terre,
Et quel sens pour notre âme a donc le cours du temps ?
Dans le ciel étoilé tout est sombre et mystère
Et le soleil levant déroule ses splendeurs.
Mais rien n'est expliqué, l'énigme reste entière :
Une angoissante nuit devant nos yeux rêveurs !
La science t'a dit quelques raisons des choses
Mais le pourquoi demeure : où est leur sens profond ?
Chaque jour obscurcit l'énigme que tu poses,
Tel le tonneau antique, illusoire et sans fond.
Oui, cherche, cherche encore, les secrets de la vie.
Cherche les sans répit, d'une ardeur infinie !
Pourquoi les gais vallons, les monts et les ruisseaux ?*

*Pourquoi le froid hiver, ses frimas, ses cristaux
Et le vent déchaîné qui déferle en tempête ?
Pourquoi le ciel d'azur étendu sur ta tête
Et ces étés brûlants tout gorgés de moissons
Où les oiseaux nous font de divines chansons ?
Pourquoi ce ciel tout bleu, et puis ces lourds nuages ?
Perces-tu le secret du beau temps, des orages ?
Pourquoi le jour, la nuit, alternent-ils toujours ?
Pourquoi les deuils, la mort, attristent-ils nos jours ?
Et pourquoi des vivants cette échelle infinie
Qui va du minéral jusqu'au ciel de l'esprit
Se chevauchant l'un l'autre, en cercles d'harmonie
Vers un monde plus haut dont ils furent proscrits ?
Pourquoi la violette ou bien l'herbe des champs
À l'ombre des grands bois et des arbres géants
Et pourquoi la colombe ou bien l'agneau timide
Sert-il de proie au fauve ou au rapace avide ?*

*Ami, comprends-tu mieux ton propre mystère,
Le mystère de l'homme et de son sort précaire ?
Et pourquoi tous n'ont pas un semblable départ ?
Pourquoi ici beauté, talents, intelligence,
Contre un lot de misère, amassé d'autre part ?
T'expliqueras-tu la partielle balance,*

*Dont un plateau porte, l'opulence et la joie,
Et l'autre, le chagrin, la misère et l'effroi ?
L'injustice est partout ; c'est le mal qui prospère
L'innocent est frappé, tel le saint homme Job.
Dès le sein maternel, Esaü et Jacob
D'un inégal destin accusaient le mystère...
Non, Dieu n'est pas l'auteur de si injustes choses :
L'homme en créa lui-même les lointaines causes.
L'instinct et la raison veulent nous l'assurer.
Mais sont-ce vains propos dits pour nous rassurer ?
Tu consultas, ami, dans ta quête éperdue
Les philosophies et les religions.
Bientôt rebuté par leurs contradictions
Tu les abandonnas à leur cause perdue.
Oui, la foi chrétienne nous fait faire oraison
Mais sa métaphysique éteint toute raison.
La science était la religion nouvelle
Mais ne pouvait calmer notre soif immortelle.
Du Levant vint alors le grand souffle des cimes
Air pur qui pénétra jusqu'au fond nos abîmes.
Écoute donc ici la sublime leçon
Qui de l'Himalaya nous apporte un frisson :
Un est l'Être pur qui transcende toute forme
Une, sa conscience à travers les éons
Mais toute dispersée en la matière informe.
L'homme doit remonter ses propres échelons.
Cueillant, en ce retour, le seul fruit de ses œuvres
Il façonne ses « moi » qu'il croit de purs chefs-d'œuvre.
Mais le « moi » n'est jamais que ce chétif miroir
Se croyant le Soleil qui en lui s'est fait voir.
Et l'être ne rejoint sa lumineuse Essence
Qu'en brisant le miroir et sa fausse science.
Après mille détours, de nombreux avatars,
Sentant la folie de ses trop longs écarts,
Il regagne, épuisé, le Foyer paternel
En découvrant en soi le grand Rythme éternel
De l'Un, le Soi de tous, le Père, l'Unité,
Le grand cœur accueillant notre diversité.*

*Mère-nature est sa divine fonction
Qui édifie l'humaine perfection :
Chacun devant dresser sa divine stature
Dont Christ fut, parmi nous, l'émouvante figure.*

Himalaya

*Très haut se dresse au loin le toit neigeux du monde
Tout blanc dans le ciel bleu et sous le soleil d'or
Flèches fusant vers l'Un, dont la force féconde
Donne la vie et l'âme à nos vallons de mort.*

*Sous ses pics immuables déferlent les vents
Impuissants et rageurs, ils assaillent les cimes
Tels les démons jaloux dont les emportements
Et la vaine fureur sont vomis des abîmes.*

*Sur son versant abrupt, dans l'air impollué
L'homme dont les ardeurs et les forces sont prêtes
Se trouve au seuil divin en lui-même acculé
Par le souffle inspiré qui domine les crêtes.*

*Il lève vers le ciel son âme de cristal
Et découvre au zénith une ineffable essence
Il brûle au Feu divin son esprit qui s'élançe
Et purifie en lui les déchets du mental.*

*Quand le serpent Désir, dans sa fureur démente
Se tord et se débat, fermement maintenu
Il essaie de mordre en sa rage impuissante
L'Homme fort au cœur fier par son Dieu soutenu.*

*Tel le géant des monts, aux reflets irisés
Résiste sans effort aux assauts des tempêtes
Ainsi l'esprit vainqueur maintient ses conquêtes
Et transporte aux sommets ses sens divinisés.*

Dieu

*Dieu n'est pas le tyran lointain de l'univers
Le Maître omnipotent que l'homme craint et prie,
Qui lance ses décrets, récompense ou châtie
Offrant, hautain, sa Grâce à des êtres pervers.*

*On le dit l'Absolu, l'Infini, l'Éternel :
Vocables de mystère, appels de l'ignorance,
Qu'oppose aux sens bornés l'homme spirituel*

Sondant, tout angoissé, sa propre transcendance.

*Mon Dieu n'est pas perdu au-delà des nuages
Vêtu d'air ou de feu dans un ciel éthéré ;
Mais il se voile ici derrière les images
qui vont de l'être brut à l'homme libéré.*

*Peut-être est-il l'archange aux brillantes couleurs
Qui sur sa harpe d'or harmonise les sphères ;
Le Verbe omniscient, dont les idées-mères
Doivent nous affranchir du cycle des douleurs.*

*Mais c'est sur terre aussi qu'il répand sa splendeur :
Dans la beauté du soir, la lumière pourprée,
Dans la plus humble vie, une austère grandeur ;
Sous la corolle d'or et sur l'aile diaprée.*

*Énergie brutale au sein de la matière,
Des règnes qu'il informe immortel jouisseur
Il est le Dieu Janus de la nature entière,
Sa double loi d'amour mais aussi de terreur.*

*D'amour, pour qui happé par son orbe infinie
Écoute de la Vie le sublime chant
De terreur, pour ceux que l'orgueilleuse folie
Écarte de la Voie et rejette au néant.*

*Il dort dans le rocher, Il rêve dans la plante,
Caché dans le mystère, ineffable et sans fin
Puis s'éveillant du songe, Il ressuscite, Il chante
Dans le cœur pur des Christs, incarnant le divin.*

*Car Dieu c'est du Cosmos la Vie universelle
Dissimulant en tous sa sublime Unités
L'âme purifiée à sa blanche clarté
Se trouve, en se perdant, comprenant qu'elle est Elle ³.*

*« Je dépasse le Temps, je transcende l'Espace
Nul nom, nul attribut ne peut me convenir
Mais l'univers entier qui naît et doit mourir
Est mon corps limité, le voile de ma Face. »*

3 « Tat twam asi » = tu es Cela (texte védique).

*« Sur l'échelle des mondes, feu périodique,
Je déroule en mon sein bêtes, hommes et dieux ;
De l'abîme terrestre au plus profond des cieux,
Je suis le Moi de tous, Je suis le Soi unique. »*

L'Homme devant le Mystère

*On me dit que c'est fou de sonder le mystère,
Que c'est perdre son temps, que c'est tenter les Dieux,
Que c'est de Lucifer imiter l'âme altière,
Qu'humilier son cœur vaudrait mille fois mieux.*

*Que pour nous limiter aux lois de la physique
La Nature punit nos orgueilleux desseins,
Que Bouddha condamnait toute métaphysique
Que Jésus prescrivait l'humble foi aux humains.*

*On me cite encore Zeus enchaînant Prométhée
Sur l'inferral rocher, où un destin jaloux
Le punit pour avoir dédaigné le courroux
Du dieu qui fut nourri par la chèvre Amalthée.*

*Le vertige d'orgueil est le péril extrême,
La chute des sommets est le risque des dieux ;
Mais la saine raison se rit de l'anathème
Et poursuit humblement sa quête vers les cieux.*

*Non, ce n'est pas l'orgueil d'une raison rebelle
Qui me fait résister à des décrets divins
Ce n'est pas pour rêver à des espoirs si vains
Que le feu couve en moi, qu'une flamme étincelle.*

*C'est l'amour de mon Dieu, sa sublime lumière
Qui force ma pensée et me séduit le cœur
Qui me fait rejeter et le doute et la peur,
Et monter de ma nuit vers ma Source première.*

*Lucifer⁴ et Jésus, Prométhée et Bouddha
Sont pour l'âme assoiffée un aliment divin ;
Épreuve redoutable où Adam succomba ;*

4 Lucifer n'est pas ici le Satan des Églises, mais la personnification des droits de la raison humaine, ce flambeau mis en nous pour nous guider dans la vie, à nos risques et périls.

Ils sont pour l'être élu et le pain et le vin.

*Ma raison est néant, mais peut s'illuminer
Lorsqu'un rayon d'en Haut, la transforme et l'épure
Mon cœur est lourd, hélas, mais il peut s'affiner
Sous l'influx d'une Grâce éclairant sa nature.*

*Pourquoi opposez-vous en leur double clarté
Le cœur qui veut aimer, et la raison connaître ?
Pourquoi déchirer l'homme et diviser son Maître,
L'Esprit qui n'a qu'un but, la divine Unité.*

*Après un long silence, après « la nuit obscure »,
Détresse qui confond le mental orgueilleux
La réponse surgit, éblouissante et pure,
Qui nous met l'âme en paix et nous ouvre les yeux.*

*La sublime clarté de la Grâce divine,
Translucide et brillant vêtement du Seigneur
Nous livre, sans écran, sa lumière opaline
Rayonnant en nos cœurs certitude et splendeur.*

La joie divine

*Une joie ineffable, une douceur extrême
Jugée inaccessible est pourtant près de moi.
Lointaine, elle est en moi l'essence de moi-même
Ma demeure vivante et ma suprême loi.*

*Les passions du « cœur » l'obnubilent d'un voile :
Tel un brouillard épais nous cachant le soleil.
L'égoïsme entravant notre marche à l'étoile
Nous recouvre de l'Un le visage vermeil.*

*L'Etre est béatitude, allégresse éternelle
Mais le moi projeté, minuscule avorton
Se prenant sottement pour son âme immortelle
Exhale son lyrisme en vers de mirliton.*

*Prenant pour l'Astre-roi son obscur lumignon
Et pour le vrai bonheur l'ivresse frelatée,
Il ignore, aveuglé, son divin compagnon*

Prend goût à sa misère, à sa vie gâtée.

*Parfois sous le coup dur d'une détresse amère,
Ambitions déçues, deuils, amour trahi,
Par la brèche du cœur, il entrevoit son Père
Sous l'amas écroulé d'un monde aimé, haï !*

*D'autres fois, sans raison, une lueur brillante
Perce pour un instant son ciel tout obscurci :
La joie en lui jaillit, douce, extasiante,
Qui transporte et ravit son vieux cœur endurci.*

*Mais très bientôt ses sens, sa pensée flottante,
Le reprennent captif en leurs voiles épais,
Ramenant à nouveau l'atmosphère étouffante
Annihilant l'extase et sa divine Paix.*

*En tout être est l'amour, l'Infini, l'Éternel,
C'est là sa vraie essence et sa face ignorée
Qui projette ici-bas sa vaine ombre éplorée
Puis rêve d'unité pour rejoindre son Ciel.*

*Émanés de l'Un pour en prendre conscience
Seuls pourront récolter la joie du retour
Ceux qui auront acquis la sagesse et l'amour
Après avoir souffert les affres de l'absence.*

Le Mythe de Narcisse

*Narcisse se mirait au liquide miroir
Dévoré d'impuissance, il se rongait le foie.
S'illusionnant qu'un Dieu se laissait voir
Il s'aime, veut s'étreindre, trébuche et se noie.*

*C'est lui-même qu'il voit, c'est un Dieu qu'il adore
Son masque l'a séduit, sa folie est l'orgueil
Tout enivré de soi, il se redresse encore
Mais son démon veillait, sombre gardien du seuil.*

*Le moi est ce cliché et cet appât trompeur
Qui projette en l'espace un décevant mirage
Création du désir, il en devient l'image,
Est vaincu par le sort et tenu par la peur.*

*Le moi n'est pas notre être mais l'illusion
Que tisse le désir sur la toile éternelle
En donnant son essor à la forme charnelle
Il assujettit l'homme à sa tentation.*

*Voyageur erratique et chevauchant l'Histoire
D'âge en âge abusé par un masque inédit
L'être a soif tour à tour de puissance ou de gloire :
Rêve qui sombre vite en un monde maudit.*

*Mais Narcisse toujours se repaît de chimères
Son image est si belle et l'espoir insensé !
Et buvant jusqu'au fond la coupe des misères,
Il périt sous le flot, le cœur inapaisé !*

Maris Stella

*Dans la longueur du temps et la crainte des Dieux
L'homme, sans se lasser, implore en vain les cieux.
Quand sur les flots amers, il cargue enfin sa voile
Il découvre là-haut, qui brille, son étoile !*

*L'étoile luit au ciel : ses rayons argentés
Illuminent un front que le hâle a bruni,
Et la tête et les bras, doucement aimantés
Tentent un grand effort qui n'est plus désuni.*

*Maître de ses désirs, affermi d'espérance,
Sur son esquif léger, plongé au creux des mers
Escomptant maintenant la lente délivrance
Des faux appâts d'un monde aux décevants revers.*

*Jadis, sans cesse épris de nouvelles chimères,
Il épuisait son cœur en de changeants assauts,
Plaisirs, amours et jeux d'ambitions fières,
Ou plus sombres regards vers des dieux infernaux.*

*Mais qu'il ait fait le bien ou pratiqué le mal
Le sort plane sur lui comme un oiseau fatal.
Il demeure bientôt las, vaincu, solitaire
Car de longtemps son rêve a déserté la terre.*

*Et tout s'en est allé semant peine et douleurs
L'homme succombe enfin en refoulant ses pleurs
Un râle étreint sa gorge, et puis c'est l'agonie,
Ses bras raidis, glacés et la face bleuie !*

*Ainsi de vie en vie, aspirant au bonheur
Chacun récolte en vain les moissons de son cœur
Les peines et les deuils, tissant leur sombre voile
L'accablent... quand soudain étincelle l'étoile ?*

*L'étoile, c'est l'Esprit qui règne dans la nue
Mais c'est aussi l'Esprit qui pénètre mon cœur
Non le mental qui sèche et laisse l'âme nue
Ni le désir qui germe et veut pousser sa fleur.*

*L'Esprit n'est pas le « moi » égoïste et formel
Qui de son dur vouloir fait propager les ondes
Rayon du Feu vivant qui gouverne les mondes
Il transcende la terre et la mer et le ciel.*

*L'étoile, son symbole, est ce havre de grâce
C'est le sein maternel dont s'enivre l'extase
C'est l'infini du ciel et le sublime lieu
Où l'on retrouve enfin et son être et son Dieu.*

La Cité nouvelle

*Dans la neuve cité, surgie de la mort,
Revivront dans la paix, l'entr'aide, la justice,
Les peuples rédimés par leur dur sacrifice
Que l'espoir guidera vers un plus heureux sort.*

*L'homme ne verra plus son âme ni son corps
Dominés, asservis, en leur liberté fière,
Par l'État oppresseur, par une Église altièrè
Conjuguant pour sa perte leurs constants efforts.*

*La liberté pour tous est la chose sacrée,
La marque du divin en notre être profond :
Chacun s'inclinera devant ce « moi » de fond
Qui porte avec honneur la céleste livrée.*

La liberté pour nous ce n'est pas la licence

*Notre droit est borné par celui du voisin ;
Nul moi n'est isolé dans sa seule mouvance,
Mais tous sont les fragments d'un unique dessin.*

*Crimes et méfaits entrent aussi en ligne
Car le salut de tous intéresse chacun
La liberté n'est bien que si l'homme en est digne
Et si l'on doit frapper c'est pour le bien commun.*

*Car les hommes sont Un dans leur essence ultime
Forces dispersées, le faisceau se rejoint
Une est la liberté dans sa nature intime
Que nul être du Tout ne se croie disjoint.*

*L'État n'est pas ce Dieu qu'à genoux l'on révère
Mais il est le servant de tous les citoyens,
Sans nulle distinction, et par tous les moyens
— D'où vient l'autorité que ce but lui confère.*

*Et l'Église n'est pas cette dame peu sage
Qui fait de sa doctrine une prison de foi,
Prônant la liberté et forçant l'esclavage
Des esprits et des cœurs sous sa rigide loi.*

*Ces institutions rendent nos âmes closes
— Elles, qui au grand ciel voudraient s'épanouir —
Il faut les réformer dans un proche avenir,
Pour le nouvel essor — après nos longues pauses.*

Communion directe

*Homme, cesse d'interroger
Tous ces dévots auxiliaires,
Menaçant d'un mortel danger
Qui se refuse à leurs lumières.
Prêches ni moyens étrangers
Ne peuvent guère nous changer
Béquilles ni vaines prières
Ne nous apprendront à marcher.
Sur l'étroit chemin solitaire
C'est tout seul qu'il te faut chercher.*

Toutes pratiques routinières

*Nous remplissent d'illusions
Et font nos âmes prisonnières
D'apaisantes séductions.
Elles trompent notre faiblesse
Nous offrent consolation.
Mais la force exclut la mollesse
Requiert l'effort et l'action
Nous obtenant de notre foi
L'immanente grâce du Soi.*

*Qui croit les cultes nécessaires
Se contente de somnifères.
Le rite devient une chaîne
Et Jésus de sa voix humaine
Doucement nous persuade
De trouver au fond de nous-même
Le Père, le Dieu de Juda.*

Tel est pour nous le grand problème.

Samsâra

*Sur les chemins du ciel nos esprits se rencontrent
Vêtus en plein azur d'un lumineux éclat
Cherchant avec amour le contact immédiat
Dans leur pure splendeur, tels qu'ils sont ils se montrent.*

*Au souffle des cœurs purs et des âmes ravies,
Chacun, transfiguré par un doux vent d'été
Versant en tous les cœurs paix et félicité
Oublie du passé les heures avilies.*

*Sous sa forme rampante, épais et dur cocon
L'homme reste enfermé durant sa vie entière
Puis renaît au Zénith, immortel papillon
Vainqueur et glorieux en sa forme première.*

*Ainsi que jours et nuits, en leur rythme alterné
Scandaient les courts instants d'une vie éphémère
La mort, épouvantail pour le « moi » consterné,
Est un heureux relais sur notre route entière.*

L'homme naît dans un corps et puis il l'abandonne

*Vêtement usagé, vieil outil délaissé,
Surgissant d'âge en âge, il progresse et façonne
Son âme de cristal, sous nos cieux abaissée.*

*Nous fûmes bien des fois sous l'horloge du temps
Cent peuples ont perçu nos formes passagères
Mais l'immortel en nous ressuscite en aimant
Notre âme dépouillant ses masques délétères.*

*Pourquoi regrettes-tu ta vie misérable
qui emprisonne en toi ton Esprit éternel ?
Éveille-toi, aveugle, et regarde le ciel
Car le ciel est en toi, en toi est l'immortel. ⁵*

*La conscience du « moi », ce mortel avatar,
Qui obscurcit en toi, la gloire de Toi-même,
Voile et trahit l'Esprit, sous le masque et le fard,
Est l'ombre du réel, de ton Être suprême.*

*Sur nos fronts inclinés sous la peine des ans
Ignorant le pourquoi des vies et des morts
Le Léthé a versé son oubli bienfaisant :
Au Réveil surgiront nos Esprits grands et forts.*

Les Chemins parallèles

*L'artiste, le savant, le saint comme le sage
Fleurs épanouies, points d'aboutissement
De chemins parallèles, suivis d'âge en âge,
Par les hommes perdus dans la longueur du temps.*

*Le Beau, le Vrai, le Bien, trinité de la terre,
Reflets étincelants perçus par l'œil humain
Du jardin enchanté, paradis éphémère
De l'Être pur qui est sans naissance et sans fin.*

*La science est à ceux qui découvrent le monde,
La Nature conquise obéit à ses lois.
La Beauté nous enivre et sa splendeur inonde
L'âme qui peut répondre à ses multiples voix.*

D'un monde plus subtil, le saint franchit le seuil

5 « Le royaume des Cieux est au-dedans de vous » (Évangile).

*Éteignant en son cœur tous les feux de la terre ;
Mais le Sage unifie : il évite l'écueil
Escaladant le ciel et sondant le cratère !*

*La raison dépassée et non annihilée
Doit transcender ses bornes et les affres du cœur
S'élevant des bas-fonds vers la voûte étoilée
Elle offre au Tout divin son hymne de ferveur.*

Après la mort d'une épouse chérie

*Un cœur morne, enveloppé par des nuages sombres
Cherche un peu de soleil pour dissiper ses ombres
Je succombe au malheur et on m'offre la joie
Quand l'implacable loi me terrasse et me broie.*

*Et je demeure ainsi tout obscur à moi-même.
Dois-tu te réjouir, dois-tu verser des pleurs
Sur celle qui ravie en le séjour suprême
Te fait signe d'appel par delà ta douleur ?*

*Vivant, crucifié par la plus lourde peine
La blessure saignant tout mon sang généreux
Je m'insurge horrifié par le macabre affreux
Du destin qui brisa la plus douce des chaînes.*

*Mais mon âme sereine en son rideau de pleurs
Partageant mon chagrin garde sa force altière :
Elle filtre en mon cœur sa sublime lumière
Et fait s'épanouir le jardin de ses fleurs.*

*L'aimée a déserté nos chemins gris et mornes
D'un vol gracieux, léger, elle a gravi les Cieux
Elle s'est envolée en ce monde sans formes
Où règne la splendeur immortelle des Dieux.*

*L'illusion me berce et j'écoute une voix !
Mais la voix est ma voix et le silence est d'elle !
Plus vivante pourtant, plus lointaine et plus belle
Guidant mon cœur brisé et mes sens aux abois,
Nous vécûmes unis une longue carrière
Semée d'orages et d'écueils périlleux
Mais l'amour les changea en étés merveilleux*

Assurant d'un retour nos révoltes altières.

*Natures opposées mais complémentaires,
S'enrichissant par leur association,
Nos esprits se dressaient en sursauts volontaires
Mais nos cœurs en scellaient la douce fusion.*

*Et nos âmes de feu après de longs détours
S'élevèrent ensemble au vrai pays d'amour
Dans l'au-delà du temps où se meurent nos jours
Où retombe en poussière un vêtement trop lourd.*

*Le temps est cette faux qui moissonne la vie
Après avoir été berceau de son accueil
Si sa face de mort aujourd'hui nous défie
De l'éternel Éveil, il nous marque le seuil.*

La Grâce Sonnet

*De tes traits acérés, ô doux archer divin,
Tu transmutas ma chair et tu la remplis d'âme,
Sublimant mon amour en une ardente flamme
Qui consume à jamais l'âpre désir humain.*

*Sous tes coups insistants, j'ai renié ma foi,
Une foi en la lettre et que la raison nie ;
Mais tu me l'as rendue, intacte, rajeunie,
Sa valeur, son esprit, interprétés par Toi !*

*Les hommes ont voulu me couvrir d'anathèmes,
Visages irrités que l'horreur faisait blêmes ;
Mais Toi tu m'as comblé des douceurs de ta Grâce.
D'épines et de fleurs, dessous mes pas tremblants
Tu jonchas sans répit, ô Maître de l'extase
Le dur chemin qui monte aux sommets exaltants.*

CHAPITRE VI

L'avenir religieux dans le monde de demain

Après cette longue incursion dans le passé et notre effort pour percer les obscurités qui enveloppent les origines du Christianisme; après nos tentatives pour atteindre à ces

lumières, qui, inaperçues de la plupart, filtrent tout de même dans la nuit noire du temps présent, peut-être nous est-il donné d'entrevoir pour l'avenir quelque lueur d'aube, prélude à une ère nouvelle et meilleure, pointant à l'horizon de notre triste monde. Je ne crois donc pouvoir mieux faire aujourd'hui que de rééditer les remarques, faites jadis à ce sujet, dans un précédent ouvrage ⁶. Le positivisme et le scepticisme avaient marqué de leur empreinte profonde tout le siècle dernier. Le déclin religieux y fut manifeste. La foi nouvelle en la valeur absolue de la science prétendit suppléer aux croyances mortes, aux religions périmées. Aujourd'hui au contraire, nous constatons un revirement notable dans les tendances de l'élite principalement. Nous assistons à un spectacle inverse de celui qui nous affligeait hier : renouveau du sentiment religieux dans les classes éclairées, réveil inopiné des aspirations de l'âme. On sait les événements qui ont contribué principalement à déclencher cette renaissance spiritualiste. L'humanité au sortir de la terrible tourmente qui par deux fois l'avait accablée si cruellement, s'est sentie déçue, éccœurée, du vide que laissa derrière lui le scepticisme d'antan en lequel elle s'était complu. Elle a mesuré, d'une part, l'impuissance de la science à lui fournir l'aide, le réconfort et l'espérance dont elle avait ressenti un impérieux besoin pour supporter les lourdes épreuves et, d'autre part, la faillite morale de cette même science qui, loin d'avoir prévenu ou empêché la guerre, l'avait au contraire permise, facilitée, aggravée par ses découvertes meurtrières. Aussi, au sortir des deux catastrophes mondiales, l'élite des générations nouvelles, mesurant cette faillite morale de la science, s'est-elle retournée vers les antiques valeurs spirituelles, auparavant dédaignées et délaissées.

Les religions existantes ont naturellement profité en premier lieu de ce réveil de l'esprit religieux chez les jeunes. Le catholicisme romain, en particulier, a pu enregistrer des victoires éclatantes, des retours sensationnels. Mais parallèlement à ce renouveau catholique, un autre mouvement, moins traditionnel et conventionnel, mais plus large, plus libre et plus éclectique, s'est fait jour également, timidement et sporadiquement d'abord, puis s'affirmant et gagnant de jour en jour en force et en puissance effective sur les esprits.

À la première tendance catholique, de caractère rigide et fermé, s'est donc opposée une autre tendance, large et ouverte, que nous pouvons qualifier de théosophique, si nous donnons au mot un sens général, impliquait la recherche, dans toutes les grandes religions du passé, de leurs éléments valables pouvant constituer par leur réunion une synthèse religieuse, fruit du syncrétisme des vérités universelles complémentaires. Nous nous trouvons donc aujourd'hui en face d'une voie apparemment nouvelle, mais en réalité ancienne et retrouvée, et dont la redécouverte fut grandement aidée d'ailleurs par les travaux multiples de l'exégèse des textes, de la critique historique et de l'histoire comparée des religions, en même temps qu'elle répondait à ce besoin de synthèse qui préoccupe un nombre croissant d'esprits à notre époque. Il en résulte que l'élite du monde se trouve réellement placée aujourd'hui devant une bifurcation de route et l'alternative qui se présente à elle, et entre laquelle elle doit choisir : catholicisme étroit selon la lettre ou

⁶ *Le catholicisme et l'avenir religieux*, par Pierre d'Angkor. (Éditions Adyar, Paris. 1929.)

catholicisme universel selon l'Esprit.

Sur quel chemin va-t-elle donc s'engager ? Quelle direction va-t-elle prendre ? Vers lequel de ces deux pôles opposés se dirige le monde de demain, la civilisation nouvelle qui se prépare ? Question angoissante, car de sa réponse dépend la guerre ou la paix religieuse, c'est-à-dire l'avenir même de notre civilisation, puisqu'il demeure entendu que la Religion, prise dans son sens le plus large, sera toujours la clé de voûte de toute véritable civilisation.

Où va, disons-nous, le monde religieux moderne ?

Allons-nous vers l'unité religieuse par l'exclusivisme romain, c'est-à-dire par la persécution ouverte ou larvée contre les autres croyances, par l'intransigeance doctrinale, en déclarant fausses, sauf une, toutes les religions du passé, comme le déclare l'encyclique de Pie XI « *mortalium animos* » ?

Ou bien, allons-nous vers l'unité par la compénétration réciproque des points de vue religieux différents et la gnose de leur symbolisme complémentaire, par la reconnaissance aussi de l'universalité du sentiment religieux dans ses aspects éternellement variés, multiformes et sans cesse perfectibles ?

Ou encore, la Révélation représente-t-elle un fait historique, un événement extérieur à l'homme, survenu une fois pour toutes et on ne sait trop pourquoi au seul Moïse, sur le mont Sinaï, au milieu des éclairs et du tonnerre; ou bien est-elle une réalité intérieure, immanente au cœur de l'homme pur, à toutes les époques et dans tous les pays ?

Cette Révélation porte-t-elle sur des dogmes métaphysiques, dont le sens et le mystère demeurent hors de notre portée, incontrôlables, invérifiables, ou bien se dévoile-t-elle graduellement dans l'intelligence et la conscience de l'homme parce qu'elle émane du Divin au dedans de lui, s'épanouissant progressivement dans la personne humaine, au cours de l'évolution universelle de l'humanité sur notre terre ?

En conséquence la Bible hébraïque et chrétienne est-elle la seule Bible qui traduise cette Révélation et tous les autres Livres sacrés des peuples ne sont-ils, comme le veut la tradition apologétique, que des impostures et des contrefaçons sataniques ? Ou bien au contraire cette même inspiration divine, que l'on se plaît à reconnaître dans l'ancien et le nouveau Testament, se retrouve-t-elle à un titre équivalent, dans quantité d'autres Écritures anciennes, poétiques ou sacrées, que l'érudition moderne nous a fait connaître et admirer ?

Selon que l'on adopte l'une ou l'autre de ces solutions, celle qui exclut et condamne, ou celle qui unit et intègre, on aboutit à la religion de la superstition et de la peur, ou au contraire à celle de la connaissance et de la liberté de l'Esprit.

Or c'est à la servitude de l'Esprit, c'est à la religion de l'ignorance et de la peur qu'aboutit, hélas, le catholicisme romain traditionnel. Si nous considérons, en effet, les tendances qui s'y manifestent, tendances formulées de la façon la plus explicite par les Pontifes qui se sont succédés depuis un siècle sur la chaire de Pierre, nous devons constater que c'est l'intransigeance doctrinale la plus étroite, la plus sectaire, qui s'y affirme. C'est Pie X qui, dans son encyclique « Pascendi », lance l'anathème contre le modernisme vers lequel tendaient les plus éminents d'entre les exégètes, historiens et philosophes catholiques; c'est Pie XI qui réédite les menaces de damnation éternelle contre ceux qui demeurent en dehors de la confession romaine ; c'est Pie XII, par sa condamnation de l'Irénisme, celui-ci s'efforçant à une interprétation plus large de la Bible. Quelles qu'aient pu être leur science et leur vertu personnelles, ceux qui occupèrent le trône pontifical demeurèrent donc les prisonniers d'obscures formules moyenâgeuses, immobilisés dans la cangue de la lettre morte, liés étroitement à des interprétations surannées, terrorisés à la pensée d'y changer un iota, ils subirent ainsi la contrainte paralysante de la peur, impuissants à s'en dégager pour atteindre à la liberté de l'esprit, à la liberté de la conscience, seule sauvegarde de la dignité humaine, incapables aussi de voir que, ainsi que le déclarait un illustre Sage et Voyant de l'Inde : « Dieu ne peut être là où se rencontre la haine, ou le doute, ou la peur ».

De nos jours toutefois, un certain espoir a semblé renaître lorsque l'on vit le nouveau Pape Jean XXIII prendre l'initiative de réunir un congrès œcuménique dans le but d'une unification des Églises chrétiennes dissidentes. Hélas ! C'est à la réunion de toutes les religions de la terre qu'eût dû présider le successeur de Pierre et qu'il eût dû convoquer les hommes, s'il avait agi dans un esprit véritablement catholique, c'est-à-dire universel. Au surplus, et à s'en tenir même aux seules confessions chrétiennes, ce n'est pas sur le terrain de la pratique d'une réelle charité chrétienne et en s'efforçant de concilier leurs divergences doctrinales que Rome entend réunir les Églises dissidentes, mais dans le but bien précis d'obtenir leur conversion à sa propre doctrine autoritaire et exclusive. De la meilleure foi du monde, c'est ce but sectaire qui est poursuivi en vertu du principe : hors de l'Église romaine, pas de salut ! Et c'est pourquoi aussi les Églises protestantes, qui se réclament du principe de la liberté de conscience, sont d'ores et déjà exclues du colloque envisagé.

Telle est donc la position inébranlable des chefs et des dirigeants responsables du Catholicisme romain.

Prisonniers, nous l'avons dit, d'un complexe de foi irrationnel, imposé par le fétichisme aveugle de la lettre étroite, incapables de s'en dégager parce qu'ils se sont fermés aux illuminations libres de l'Esprit, s'autosuggestionnant dans la sécurité trompeuse d'une croyance sereine, mais où la raison n'entre pour rien et qui est dès lors un véritable narcotique pour l'Esprit (ils lui ont substitué le sentiment humain émotionnel, qu'ils qualifient de divin), il semble qu'on ne puisse plus attendre des dirigeants de l'Église un

revirement quelconque, devenu impossible pour eux !

Leur parti-pris aveugle, leur détermination arrêtée, n'est-elle pas bien caractérisée au surplus par cette attitude, que symbolisent les images pieuses, des yeux baissés et des mains jointes ? Mais aujourd'hui c'est avec les mains et les yeux ouverts qu'il nous importe de rechercher la Vérité, où qu'elle se trouve et quelle qu'elle soit, et cette recherche il nous faut l'effectuer avec humilité certes, mais avec courage et amour. De nos jours, en effet, l'homme a brisé sa coquille, secoué ses langes, s'est délivré de ses craintes. Il s'est réveillé de son long servage et a conquis sa liberté spirituelle. En s'élevant librement vers sa Source première, il a retrouvé la Voie et, avec elle, l'idéal, la force de vivre et de supporter ses malheurs publics et privés, de garder aussi sa confiance en l'avenir et le progrès humain. Et voilà pourquoi nul ne pourra désormais lui ravir ce bien le plus précieux et si chèrement acquis : sa foi libre en la fraternité des hommes, en l'Unité, suprême et cachée, de la Vie universelle.

Concluons.

S'il est une vérité, apparemment reconnue par tous aujourd'hui, c'est celle de l'Unité humaine et que la reconnaissance de cette Unité conditionne nécessairement l'avènement de ce monde nouveau que chacun attend. Il en résulte que les structures nouvelles, sociales, politiques, économiques, que postule cette unité, devront reposer, elles aussi, sur de nouvelles assises spirituelles, sans lesquelles le monde nouveau ne sera qu'éphémère et s'effondrera à son tour dans les larmes et dans le sang, risquant d'entraîner cette fois dans sa chute la fin de toute vie sur notre planète.

Mais ces nouvelles assises spirituelles, quelles seront-elles ? Il importe essentiellement, croyons-nous, que ces grandes chapelles, fermées, dogmatiques, exclusives, que sont présentement les religions de la terre, évoluent, se transforment en une religion positivement universelle, fondée sur la pratique d'une réelle charité réciproque, sur le respect de toute croyance sincère, sur la plus large tolérance mutuelle, fruit d'un foi acquise par tous en ce primat de l'Unité de la Vie et de son corollaire la solidarité universelle.

Alors sera réalisée la vraie Église catholique voulue par le Christ, cette œcuménicité véritable qu'entrevoit le Père Teilhard de Chardin (sans les réserves qu'imposaient à sa vision universelle les œillères de sa foi romaine) ; ainsi pourra être instauré le royaume de Dieu sur la terre.

« Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » ! N'est-ce pas là la parole liminaire de l'Évangile, celle que chantaient dans le Ciel les anges de la Nativité ?